This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

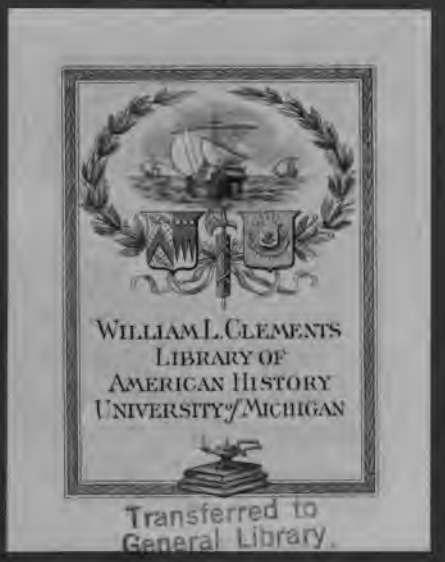
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

AD
2
8
11
B 877,767



Transferred to
General Library.

A Monsieur Ludovic de Denis
de la part de l'auteur

MÉMOIRE

SUR LES GUANCHES.

GN
661
.C2
B48
1841

WmtCL
3-24-61

MÉMOIRE

SUR LES GUANCHES

PAR SABIN BERTHELOT,

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE, ETC.

—

EXTRAIT DE LA PREMIÈRE PARTIE DU PREMIER VOLUME (INÉDIT) DE L'HISTOIRE NATURELLE DES ÎLES CANARIES.

INTRODUCTION.

« Ces barbares qui estoient si remplis de vertus naturelles et d'honneste simplicité. »

(*Chronique de la conqueste des Canaries.*)

Durant ces siècles d'agitation et de tourmente qui virent crouler les états les plus puissants, les insulaires des Fortunées, libres et heureux dans leur archipel, purent se réjouir de l'oubli du monde. Le souvenir des expéditions maritimes des Phéniciens et des Carthaginois s'était perdu au milieu du flux et reflux des conquêtes ; les Romains avaient borné leur domination aux colonnes d'Hercule, et l'irruption des Barbares s'était arrêtée devant les flots d'un océan qu'on croyait sans limites. Mais à cette époque de transition qu'on est convenu d'appeler la *Renaissance*, les Fortunées eurent leur tour : on se souvint des îles lointaines auxquelles les poètes de l'antiquité avaient attaché un merveilleux renom, et l'amour des dé-

couvertes poussa vers ces contrées fameuses, visitées jadis par les galères de Tyr et de Carthage, explorées ensuite sous l'empire d'Auguste par les envoyés du roi Juba, et connues plus tard des Arabes sous le nom d'Iles Heureuses (*el djézayr el Khalydath*).

Il faut remonter jusqu'au quatorzième siècle pour trouver des documents historiques un peu précis sur les anciens habitants des Canaries. La relation des explorateurs mauritaniens, dont Pline nous a transmis un fragment, ne fait pas mention des indigènes, et si d'après l'Edrisi on peut admettre avec quelque vraisemblance que les Maghrourins partis de Lisbonne au commencement du douzième siècle, ou peut-être auparavant, abordèrent dans cet archipel, on ne saurait tirer de leur récit que des caractères fort vagues sur un peuple qu'ils eurent à peine le temps d'observer. Les naturels qui les retinrent prisonniers possédaient des barques, vivaient réunis dans des maisons et obéissaient à un roi. C'étaient *des hommes de haute stature, de couleur rousse et basanée*, c'est-à-dire plus ou moins bruns, mais indubitablement de race blanche, puisqu'ils portaient les cheveux longs (littéral *non crépus*); *leurs femmes étaient d'une rare beauté*. Ils rencontrèrent là des gens parlant leur langue et conférant dans un autre dialecte avec le prince qui les fit interroger. Le récit des aventuriers arabes ne nous a rien appris de plus; mais à mesure que nous nous rapprochons du siècle des grandes navigations, les renseignements deviennent moins vagues, et déjà en 1341 nous voyons une expédition

s'aventurer sur la mer océane, sous les auspices d'Alphonse IV de Portugal, pour aller visiter ces îles célèbres dont on venait de retrouver le chemin (*quærentes ad eas insulas, quas vulgo repertas dicimus*). Les trois navires, dirigés par l'Italien Angelino del' Teghia et le pilote Nicoloso da Recco, étaient équipés de Florentins, de Génois, de Portugais et d'Espagnols. Ces explorateurs visitèrent toutes les îles du groupe et s'arrêtèrent dans celle de Canaria, où ils traitèrent avec les naturels. « Les hommes et les femmes allaient » presque nus (dit la relation); quelques-uns d'entre » eux paraissaient commander aux autres; ils étaient » vêtus de peaux de chèvre peintes de couleur de sa- » fran et de rouge: ces peaux étaient très-fines, douces, » et cousues assez artistement avec des fils de boyau. » A en juger par leurs actions, ils paraissaient avoir » un prince auquel ils témoignaient beaucoup de res- » pect et d'obéissance. Leur langage était fort doux, » la prononciation vive et précipitée comme l'italien. » Le pays offrait un aspect agréable par ses cultures » variées. Les navigateurs y virent beaucoup d'arbres » fruitiers, de jardins potagers, des plantes légumi- » neuses et des céréales. Les maisons, dont ils forcèrent » les portes, étaient solidement bâties en pierres tail- » lées; les murailles paraissaient blanchies à la chaux, » les charpentes d'un bois très-solide. Ils trouvèrent » dans ces édifices des figues sèches et du beau fro- » ment. Ils pénétrèrent aussi dans un temple qui ren- » fermait une idole de pierre représentant un homme » nu avec une boule à la main. Ses parties obscènes

» étaient couvertes d'une espèce de tablier en feuilles » de palmier (*femoralibus palmeis*). Ils enlevèrent cette » statue, qu'ils apportèrent à Lisbonne, ainsi que qua- » tre naturels qu'ils avaient retenus de force. Ces in- » sulaires étaient des hommes jeunes, sans barbe, » d'une belle figure, portant aussi des tabliers (*femo-* » *ralia*) faits avec une corde dont ils s'entouraient les » reins et de laquelle pendait un grand nombre de fils » de palmier et de jonc de la longueur d'environ deux » palmes. Ces jeunes gens n'étaient pas circoncis ; ils » avaient des cheveux longs et blonds qui les voilaient » presque jusque au nombril ; ils marchaient nu-pieds. » Leur stature n'excédait pas celle des narrateurs ; ils » avaient les membres robustes, paraissaient coura- » geux, d'une grande intelligence, très-fidèles et pleins » de loyauté. Leur chant était fort doux ; ils dansaient » à la manière française, se montraient toujours gais » et riants, et moins sauvages que bien des Espagnols » (*satis domestici, ultra quam sint multi ex Hispanis*). » Quand on les amena sur les vaisseaux, ils mangèrent » du pain et des figues, mais ils refusèrent absolument » le vin, et ne voulurent boire que de l'eau. Ils man- » geaient aussi du blé et de l'orge à pleines mains, ainsi » que du fromage et de la viande, qu'ils ont chez eux en » abondance et de bonne qualité ; toutefois ils ne possè- » dent ni bœufs, ni chameaux, ni ânes, mais beaucoup » de chèvres, de moutons et cochons sauvages. Bien » qu'ils mangent le grain comme les oiseaux, ils en » font aussi de la farine, dont ils se nourrissent sans » la pétrir. On leur a montré de la monnaie d'or et

» d'argent dont ils ignoraient entièrement l'usage. » Le mariage se pratique chez eux, et les femmes ma- » riées portent des tabliers comme les hommes ; mais » les vierges vont toutes nues, sans paraître honteuses » de leur nudité. Ils comptent comme nous, en met- » tant les unités devant les dizaines, ainsi qu'il suit :

» *Un*..... Nait.	» *Neuf*.... Alda morava (marava).
» *Deux*.. . Smetti.	» *Dix*..... Marava.
» *Trois* ... Amelotti.	» *Onze*.... Nait-marava.
» *Quatre* .. Acodetti.	» *Douze*... Smatta-marava.
» *Cinq*.... Simusetti.	» *Treize*... Amierat-marava.
» *Six*..... Sesetti.	» *Quatorze*. Acodat-marava.
» *Sept*.... Satti.	» *Quinze* .. Simosat-marava.
» *Huit*.... Tamatti.	» *Seize*.... Sesatti-marava. »

Telle est en analyse la relation qu'on trouve longuement détaillée dans un document fort curieux de la bibliothèque des Magliabechi de Florence, et qui a été publié en 1827 par M. J. Ciampi.

La plupart des navigateurs qui visitèrent les îles Canaries après l'expédition de 1341 y abordèrent accidentellement, et si quelques-uns d'entre eux partirent avec l'intention de visiter ces îles alternativement perdues et retrouvées, leur tentative n'eut pas en Europe un bien grand retentissement. Jusqu'au quinzième siècle les Canaries furent considérées comme des terres vaguement indiquées par les pilotes, et dont la recherche devait exciter l'ardeur des aventuriers de l'époque. Nous lisons en effet dans Gonzalo de Oviedo : « Qu'on resta long-temps sans reprendre la navigation de ces îles, dont on avait fini par oublier la route, jusqu'à

précier lorsque, tout à ses coutumes, il n'avait pas encore éprouvé l'influence d'une autre civilisation. D'après leur récit, ces insulaires étaient des hommes de belle race, courageux et rusés, à la fois pasteurs et guerriers, soumis à des chefs héréditaires, reconnaissant une sorte d'aristocratie, parlant divers dialectes, tous issus évidemment d'une langue mère. « Allez par tout le monde, disent-ils, et vous ne trou» verez nulle part plus belles gens, ne mieux formez, » et sont de grand entendement s'ils eussent qui leur » monstrat... Leurs femmes sont bien belles et por» tent leurs cheveux liez par derrière ainsi qu'en ma» nière de tresses... Ce sont gens de haute stature. » A peine les peut-on prendre vifs, car ils courent » comme des lièvres... »

En parlant de ceux qu'ils convertirent au christianisme, ils ont soin d'ajouter « qu'ils sont moult fermez » en leur foy, et qu'ils ont temples où ils font leurs » sacrifices. » Dans différents endroits de leur narration, Bontier et le Verrier nous montrent les Canariens comme des hommes jaloux de leur liberté, et combattant souvent avec avantage des ennemis bien armés et aguerris : « Aussi, écrivent-ils, ils nous ren» voyèrent maintes fois les têtes sanglantes, les bras » et les jambes rompus de coups de pierre, car il sem» ble que ce soit un carreau d'arbalestre quand il » les jettent. »

Les navigateurs portugais, qui visitèrent les îles Canaries un demi-siècle après l'invasion des aventuriers normands, observèrent ce même peuple régi par

d'autres lois; toutefois Azurara, qui put retirer de bons renseignements sur les insulaires qui habitaient encore le pays libre, nous a transmis des notions importantes sur la population et la forme du gouvernement. Le savant Azurara n'ignorait rien de ce qui avait été écrit avant lui. Dans son chapitre des mœurs et coutumes, lorsqu'il fait mention des usages des habitants de Canaria, dont on avait eu connaissance *depuis long-temps par des esclaves du pays*, il veut parler certainement des Canariens amenés à Lisbonne en 1341. Ce qu'il dit des productions de l'île, des figuiers et des dattiers stériles, est bien conforme à la relation du pilote génois Nicoloso da Recco : *Ficus et arbores et palmas datilo steriles.* Le pain, que ces insulaires ne savaient pas pétrir et qu'ils mangeaient en farine, rappelle le passage de la même relation : *Farinam conficiunt, quam et absque panis confectione aliquâ manducant ;* et cette phrase : « Ils n'ont ni or ni argent, et ne connaissent pas la monnaie, » ressemble à celle-ci : *Ostenta sunt eis aurea et argentea numismata, omnino eis incognita.*

Cadamosto, qui aborda ensuite dans le même archipel, ne parla des îles restées indépendantes que sur le rapport de quelques prisonniers chrétiens échappés à l'esclavage. « Les trois îles habitées par les idolâtres, » dit-il, sont plus grandes et beaucoup plus peuplées, » surtout deux, la grande Canarie, qui renferme en» viron neuf mille âmes, et Ténériffe, la plus impor» tante des trois, qu'on dit contenir de quatorze à » quinze mille. Quant à la Palme, c'est une belle

» île, à ce qu'il paraît; mais sa population est peu
» considérable. Ténériffe est gouvernée par neuf sei-
» gneurs, appelés *ducs*, qui ne sont pas élus par
» droit de succession ou d'hérédité, mais par celui
» de la force : c'est pour cela qu'ils sont toujours en
» guerre et qu'ils se tuent comme des bêtes. Leurs
» armes sont des pierres et des espèces de javelots
» ou lances d'un bois aussi dur que le fer, et dont la
» pointe est armée d'une corne aiguë et durcie au
» feu. Les uns vont tout nus, hormis quelques-uns,
» qui sont vêtus de peaux de chèvre par devant et
» par derrière. Ils s'enduisent le corps de graisse de
» bouc, mêlée de sucs de certaines herbes, pour se
» défendre du froid, bien qu'il soit peu rigoureux
» dans ces climats méridionaux. Ils ne construisent
» pas de maisons et n'habitent que les grottes des
» montagnes. Ils se nourrissent d'orge, de chair et
» de lait de chèvre, qu'ils ont en abondance. Ils man-
» gent aussi des fruits, mais plus spécialement des
» figues; et comme les chaleurs sont plus fortes dans
» ce pays, ils récoltent leur blé en mars et en avril. Ils
» sont idolâtres et vénèrent le soleil, la lune et di-
» verses autres choses. Ils prennent autant de femmes
» qu'il leur plaît; mais ils ne touchent à leurs épouses
» vierges qu'après qu'elles ont passé une nuit avec
» leur seigneur, ce qu'ils considèrent comme un hon-
» neur insigne. Les habitants des quatre îles conquises,
» à ce qu'on m'a dit, ont fait souvent, à la faveur de
» la nuit, des incursions dans les îles libres, afin
» de s'emparer des naturels et de les envoyer en Es-

» pagne pour être vendus comme esclaves. C'est dans » ces entreprises que plusieurs chrétiens ont été faits » prisonniers, et les idolâtres, au lieu de les mettre » à mort, se sont contentés, pour leur prouver leur » mépris, de les employer aux travaux les plus avilis- » sants : ainsi, ils leur ont fait tuer, écorcher et dé- » pecer les chèvres, et remplir d'autres soins encore » plus vils. Il existe chez ces insulaires une coutume » des plus barbares : à l'avènement d'un de leurs » princes, il arrive souvent qu'un de ses sujets se dé- » voue en son honneur. Le peuple se rassemble alors » dans une vallée profonde, et après certaine céré- » monie, accompagnée de quelques paroles, celui qui » s'est offert comme victime se précipite du haut des » rochers qui dominent le vallon. On dit que le nou- » veau prince, sensible à cet acte de dévouement, ne » manque pas de récompenser les parents du mort.

» Ces Canariens sont des gens rusés et alertes, accou- » tumés à courir au milieu de rochers inaccessibles, » et à franchir les précipices les plus dangereux avec » autant de légèreté que les chevreaux ; les sauts » qu'ils font surpassent tout ce qu'on pourrait croire. » Ils lancent une pierre avec une force et une adresse » étonnantes, et ne manquent jamais leur but : la vi- » gueur de leur bras est telle, que quelques coups leur » suffisent pour mettre un bouclier en mille pièces.

» J'ai vu dans l'île de Madère (continue Cadamosto) » un Canarien converti qui pariait de se placer à huit » ou dix pas de distance de trois hommes ayant cha- » cun douze oranges, ainsi que lui, et de leur tirer

» les siennes successivement sans manquer un seul » coup, tandis qu'il parerait avec ses mains toutes » celles qu'on lui tirerait; mais personne ne voulait » parier avec lui, parce qu'on savait bien ce dont il » était capable. Je conclus de là que cette race d'hommes » est la plus adroite et la plus leste qui soit au monde. » Hommes et femmes, ils sont dans l'usage de se peindre » le corps avec des sucs d'herbes de diverses couleurs, verte, rouge et jaune. J'ai visité deux de mes » îles, dit en terminant le narrateur, celle de Gomère » et celle de Fer qu'occupent les chrétiens; j'ai abordé » aussi à Palma, mais sans y débarquer, afin de continuer mon voyage. »

André Bernal ou Bernaldez, plus particulièrement connu sous le nom du *curé de los Palacios*, a traité des îles Canaries dans son *Histoire des rois catholiques don Fernando y dona Isabel*. Les chapitres 34, 63, 64, 65, 129 et 131 de cet ouvrage sont ceux qui nous ont fourni le plus de renseignements. On y lit une description succincte du pays conquis, plusieurs notions fort curieuses sur les mœurs et coutumes des anciens habitants et sur leur théogonie. Il est question d'une sculpture en bois, trouvée à Canaria, représentant un groupe d'animaux devant lequel on faisait des libations de lait et d'autres offrandes. L'auteur explique le système de gouvernement de la grande Canarie; il raconte de quelle manière le prince de Galdar fut envoyé en Espagne pour être présenté au roi, puis ramené à Canaria, afin d'engager les naturels à faire leur soumission. Il nous dit

comment les malheureux insulaires, embarqués par supercherie à bord des caravelles espagnoles, furent envoyés à Séville, où on leur assigna pour résidence le faubourg de Myahar. Plus tard, lorsqu'on les jugea assez civilisés, et qu'on ne redouta plus leur présence aux îles Canaries, ils furent reconduits dans leur pays. Parmi les précieux renseignements contenus dans le livre de Bernaldez, nous citerons encore une liste de soixante-huit noms de l'ancienne langue, qui se réfèrent aux villages et aux différents lieux habités par les indigènes avant la conquête de l'île.

Lorsque le curé de los Palacios écrivait sa chronique, la domination espagnole étendait sa puissance sur tout l'archirpel canarien. Le fief que Bethencout s'était adjugé par droit de conquête avait passé en d'autres mains ; Ténériffe, grand Canaria et Palma, ces trois îles qui avaient défendu long-temps leur liberté contre d'injustes agressions, venaient de subir le joug, et Fernandez de Lugo plantait l'étendard de Castille jusque dans les derniers retranchements de ce peuple de braves qui lui avait disputé le terrain pied à pied. Un siècle s'était écoulé depuis cette victoire, quand Fray Alonzo de Espinosa, transporté d'un saint zèle, vint prêcher l'Évangile aux malheureux débris de la nation guanche, et recueillir des anciens pasteurs de Guimar les traditions de leurs aïeux.

L'ouvrage que ce même dominicain fit imprimer à Séville en 1594 est consacré en grande partie à l'*histoire de la miraculeuse apparition de la Vierge de la*

Chandeleur; cependant il contient aussi le précis des événements de la conquête de Ténériffe, avec des renseignements curieux et authentiques sur les anciens habitants de cette île.

Après les écrivains que nous venons de citer, plusieurs autres suivirent leurs traces; mais ce n'est qu'avec beaucoup de réserve qu'on doit admettre, à titre de renseignements, cette foule d'ouvrages imprimés ou inédits qui, dans le cours des dix-septième et dix-huitième siècles, vinrent grossir les annales d'un peuple que la guerre et l'esclavage avaient décimé. Ces différentes productions ne méritent pas toutes la même confiance, et il n'est pas facile de reconstruire tout un passé avec des matériaux puisés à des sources obscures. Pour arriver à la connaissance de la vérité avec ces éléments hétérogènes, il faut faire la part à chacun des notions traditionnelles qu'il a pu recueillir, de ce qu'il a tiré des archives des premières municipalités (*ayuntamientos*), des registres des conseils généraux (*cabildos*), ou des écrits de ses devanciers; car, à partir de la conquête, et après ceux qui racontèrent ce qu'ils avaient vu, nous n'avons plus pour nous servir de guide que les livres ou les manuscrits de ceux qui compilèrent les auteurs contemporains. Or, ces compilateurs procédèrent tous de la même manière; ils se copièrent successivement sans examen et sans critique.

Il est cependant plusieurs distinctions à faire parmi ces écrivains : nous nommerons d'abord le bachelier don Antonio Viana, auteur d'un poème historique

sur les *Antiquités canariennes* (1), dans lequel il traite plus spécialement de la conquête de Ténériffe, sa patrie. Cet ouvrage, qu'on imprima à Séville en 1604, est devenu aussi rare que le manuscrit. Viana puisa la majeure partie de ses renseignements dans le livre du père Espinosa et dans les archives de la famille de son Mécène, don Juan de Ayala, seigneur du Val de Guerra, et noble descendant d'un des compagnons d'armes d'Alonzo de Lugo, l'adelantado de Ténériffe. Nous devons à cet auteur un grand nombre de noms guanches qu'il a sauvés de l'oubli, quelques phrases de l'ancienne langue transmises en rimes, et les traditions des conquésants embellies du charme de la poésie. S'il n'y avait trop de danger pour l'historien à croire un poète sur parole, l'œuvre de Viana pourrait nous fournir les renseignements les plus variés. Cependant, à part ses nombreuses licences, on doit lui tenir compte de ce qu'il a écrit d'après des témoignages authentiques.

« Les Guanches, dit Viana, étaient des gens ver-
» tueux, honnêtes et braves ; en eux se trouvaient réu-
» nies les plus belles qualités : magnanimité, adresse
» et courage, formes athlétiques, force d'âme et de
» corps, fierté de caractère, noblesse de maintien,
» physionomie riante, esprit intelligent et dévouement
» patriotique. »

(1) *Antiguedades de las islas Afortunadas de la gran Canaria, en verso suelto y octava rima, dirigido al capitan don Juan de Guerra de Ayala ;* por el Bachiller don Antonio de Viana, natural de la ciudad de la Laguna en Ténériffe. Sevilla, 1604.

Tenian todos por la mayor parte
Magnanino valor, altivo espiritu,
Valientes fuerzas, ligereza y brio;
Dispuesto talle, cuerpo gigantco :
Rostros alegres, graves y apacibles,
Agudo entendimiento, gran memoria,
Trato muy noble, honesto y agradable,
Y fueron con ecseso apasionados
Del amor y provecho de su patria.

Ch. I.

De tels hommes durent nécessairement opposer aux conquérants la résistance la plus opiniâtre. Aussi, dans cette lutte terrible, les échecs qu'ils éprouvèrent, loin d'affaiblir leur audace, semblaient leur prêter de nouvelles forces, et chaque jour d'héroïques actions venaient signaler la dernière phase de cette nation qui allait s'anéantir. La guerre de la conquête fut pour ce peuple guerrier comme un combat à outrance dans lequel il fallut vaincre ou mourir. De là l'intérêt dramatique qui règne dans tout le poème de Viana; mais nous n'envisagerons dans cet ouvrage que l'histoire simplement dite, dégagée des prestiges du merveilleux et de l'enthousiasme poétique. Ainsi, sans prendre à la lettre le portrait de *Bencomo*, en ramenant à leur plus simple expression la physionomie et la tournure du vieux mencey de Ténériffe, on peut en déduire un assez bon type. Malheureusement Viana, s'autorisant d'un conte populaire auquel il était loin sans doute d'ajouter foi, a laissé au héros guanche sa taille gigantesque de sept coudées et ses quatre-vingts dents.

« Bencomo, dit le poète, était bel homme, grand » et robuste de corps ; les rides de la vieillesse et les » soucis de la guerre sillonnaient son front chauve, » bien qu'il eût encore de longs cheveux. Il avait » l'air riant, malgré son esprit sauvage et son teint » brun. Son coup d'œil était rapide, ses yeux vifs et » noirs, ornés de grandes paupières et d'épais sour- » cils ; son nez bien fait, quoique à larges narines : » sa moustache, bien fournie, n'ombrageait qu'en par- » tie de grosses lèvres qui laissaient voir une rangée » de dents brillantes d'émail ; sa barbe blanche lui » descendait presque jusqu'à la ceinture, et ses bras » nerveux étaient couverts de cicatrices. Encore leste » et actif, plein de hautes pensées, il était sévère, » modeste, grave, prudent et surtout d'une arrogance » extrême. » (Viana, chap. III.)

La beauté des femmes guanches sert souvent de texte aux inspirations poétiques du bachelier. Parmi celles dont il dépeint les traits, figurent Dacil, Rosalva et Guacimara. La princesse Dacil, au port noble et gracieux, était fille du mencey Bencomo : « De petits » sourcils dorés, nous dit Viana, se dessinaient sur » son beau front, de longues paupières embellissaient » ses yeux jaloux, et ses joues étaient colorées d'un » vif incarnat. » Rosalva était, selon le poète, une belle blonde au mélancolique regard. Dans Guacimara, au contraire, il nous dépeint « une brune aux yeux » noirs, que la nature avait dotée de l'énergie des » hommes. » Mais dans ces trois portraits, Viana ne nous montre que des variétés de ce type de race au

teint plus ou moins blanc, aux longs cheveux, au nez effilé, aux lèvres grosses et courtes :

> Nivelada nariz pequeña,
> Minero de preciosas margaritas,
> Cual de coral cercada de dos labios
> Gruesos y cortos de color purpurea.
> Ch. III.

On aurait tort de croire que l'imagination du poète ait fait tous les frais de ces descriptions; car, bien qu'il ait mis en œuvre les ressources du style pour flatter à sa manière les portraits de ses héros, il est pourtant certains traits caractéristiques empruntés aux traditions qu'il s'est attaché à reproduire, et ce sont ceux-là qu'il nous importait de signaler. Au temps de Viana on gardait encore dans les familles des conquérants tous les souvenirs de la conquête. Plusieurs frères d'armes d'Alonzo de Lugo, l'*Adelantado* de Ténériffe, s'étaient alliés aux filles des princes guanches. Maciot de Bethencourt, qui succéda à son oncle Jean dans le gouvernement des trois premières îles conquises, avait donné l'exemple de ces alliances en épousant la fille du roi de Lancerotte. Après la pacification, les soldats aventuriers suivirent l'exemple de leurs chefs, et se choisirent des compagnes parmi le peuple vaincu. On vit même un ancien mencey de Ténériffe, depuis *don Pedro de Adeje*, contracter mariage avec dona Maria de Lugo, parente du conquérant (1). Le type guanche dut donc se reproduire

(1) Neufs enfants furent les fruits de cette union.

chez les enfants qui provinrent de ces alliances; mais il se conserva avec bien plus de pureté dans les tribus qu'on épargna et qui ne se mêlèrent que long-temps après à la population étrangère. Or, le poète Viana, qui vécut vers la fin du seizième siècle, put s'inspirer des souvenirs récents et de la physionomie du peuple qui portait encore tous les caractères de son origine. Après plus de trois cents ans d'une domination étrangère, ces traits nationaux n'ont pu s'effacer; on les retrouve encore dans certains districts, chez les pasteurs des montagnes et parmi les familles agricoles des hautes vallées. Le type africain domine sur la masse de la population et se fait reconnaître de prime abord. Ce sont des hommes au teint hâlé, plus ou moins bruns, à la figure ovale et osseuse, aux traits réguliers, au front saillant et un peu étroit, aux grands yeux vifs, fendus, foncés et quelquefois verdâtres; à la chevelure épaisse, souvent un peu crépue et variant du noir au rouge-brun. Le nez est aquilin sans protubérance, les narines sont dilatées, les lèvres fortes, la bouche est grande, les dents blanches et bien rangées, le corps sec et robuste, les muscles fortement prononcés, et la taille ordinairement au-dessus de la moyenne. Le regard chez ces insulaires ne dément pas leur bon naturel; il est plein d'expression chez les femmes et presque provocateur. Humbles et doux en général, mais très-facilement impressionnables, ces yeux mélancoliques s'animent d'un geste ou d'un mot et décèlent tous les mouvements de l'âme; le visage s'épanouit aux moindres sensations; la joie éclate de toute part;

c'est un rire que rien ne peut plus contenir, tous les membres trépignent à la fois et se mettent à l'unisson pour accompagner cette joie du cœur ; ou bien c'est le désespoir qui s'exhale en sanglots, appelant à son aide tout ce qui peut l'alimenter, cherchant des confidents à sa peine et se tourmentant dans son délire. Ainsi, suivant les impressions qu'il reçoit, le sentiment qui agite ce peuple se manifeste au plus haut degré et de la manière la plus expansive ; mais il y a toujours dans ces accès de douleur ou d'allégresse un certain calcul, une pensée arrêtée d'avance pour intéresser en sa faveur, captiver l'auditoire, flatter l'étranger ou plaire à son hôte, car la ruse perce à travers ce fonds de bonhomie et tout cet extérieur de franchise.

Aujourd'hui encore on retrouve dans l'insulaire des Canaries, le port, la figure, les coutumes et les mœurs du peuple indigène. Quelques expressions de l'ancien langage ont prévalu et se sont mêlées au castillan ; plusieurs familles portent des noms guanches dont elles se glorifient ; on rencontre des *Doramas*, des *Bencomo*, des *Mugadtigo* ; on remarque des luttes, des danses populaires qui ont conservé toutes leurs allures, des usages enfin qui décèlent leur nationalité. Bien que les Canaries ne soient plus ce qu'elles furent sous la domination paternelle des guanartêmes et des menceys, cependant, au milieu de la civilisation moderne et du sein même des progrès de tout genre qui ont façonné le pays aux pratiques européennes, de vieilles coutumes perce[illegible]

mour filial, sont des vertus héréditaires que les Guanches ont transmises à leurs neveux. Nous avons vu dans les plus misérables chaumières de pauvres chevriers partager avec l'étranger leur gofio et leur laitage, et ne leur demander en échange que sa bénédiction pour leurs enfants. Du plus loin que l'*Isleño* voit venir son vieux père, il desend de sa mule et s'agenouille pour lui baiser la main. Voilà bien les descendants de *ces barbares qui estoient si remplis de vertus naturelles et d'honneste simplicité*, comme disaient ingénument les chapelains de Bethencourt. Il est consolant pour l'histoire de l'humanité de voir ces mœurs patriarcales se conserver intactes au sein de la société moderne; car ces belles qualités se sont propagées avec le sang d'une race pure. Les conquérants du quinzième siècle, ces hommes fanatiques et impitoyables, qui violèrent les lois les plus sacrées, qui ne procédèrent que par le meurtre et le saccage, pouvaient-ils inspirer des sentiments de vertu et de sagesse, eux qui, foulant aux pieds les droits des nations, ne surent rien respecter, pas même leurs propres serments !

La digression à laquelle nous venons de nous livrer au sujet de l'œuvre de Viana nous a peut-être entraîné trop loin, mais à l'appui des renseignements du poète, il nous importait de faire entrevoir les inductions que l'historien pouvait tirer de l'étude du peuple moderne. Toutefois le livre du bachelier n'est pas le seul qui nous ait fourni de bonnes notions

ethnographiques, et nous avons dû recourir au manuscrit de Fray Juan Abrea Galindo, qu'on conserve dans l'île de Palma et dont l'Écossais George Glas publia en 1764 une traduction presque littérale (1). Ce précieux document a beaucoup ajouté à nos connaissances sur les mœurs et coutumes, sur le culte, le langage et l'organisation politique du peuple dont nous allons retracer l'histoire.

Nous aurons aussi plus d'une fois occasion de citer le savant historiographe Nuñez de la Peña, qui naquit à la Laguna, dans l'île de Ténériffe, et publia en 1676 une histoire de la conquête et des antiquités de sa patrie (2).

Mais nous devons rendre hommage à l'illustre Viera, celui des auteurs canariens qui nous a fourni le plus de renseignements ; car nous avons trouvé dans ses intéressantes *Noticas* (3) les principaux éléments de l'histoire que nous écrivons. Loin de cacher ses sympathies pour les malheureux Guanches, Viera fit appel à leur bon droit. Son esprit tolérant s'éclaira au flambeau de la raison et de la saine philosophie ; il se plaça à la hauteur de son siècle, et ne craignit pas de combattre les superstitions et les contes populaires qu'Espinosa, Viana et Nuñez de la Peña avaient

(1) *The history of the discovery and conquest of the Can. isl. etc.*, London, 1764.

(2) *Conquista y antiguedades de las islas de la gran Canarias, etc.*, Madrid, 1676.

(3) *Noticias de la Hist. gen. de las islas de Canarias.* 4 volumes in-4°. Madrid, 1782.

pris au sérieux. Historien scrupuleux sur la précision des dates et des citations, Viera a relevé des erreurs importantes : quoique réservé dans ses éloges, il a rendu hommage à ses devanciers et a commenté leurs travaux par une sage critique : *A nadie se elogia con mentira, ni se critica sin verdad,* disait-il lui-même dans un de ses prologues, et cet esprit de justice a constamment guidé sa plume. La plupart des écrivains canariens qui l'avaient précédé n'étaient pas sans reproches : injustes les uns envers les autres, Nuñez de la Peña avait douté de la véracité de Viana tout en le copiant presque mot à mot, et Viana, qui prit à tâche de réfuter Espinosa, redit en vers ce que le moine historien avait écrit si modestement dans la vieille prose; mais Viera fut juste envers tous, et presque toujours impartial.

Aux renseignements puisés dans les divers ouvrages imprimés ou manuscrits que nous venons de citer, nous avons ajouté d'autres notions non moins importantes, et dont nous sommes redevables au zèle d'un des plus savants bibliophiles de notre époque. Nous voulons parler de celles que nous avons tirées de la belle bibliothèque de M. Ternaux-Compans, si riche en documents relatifs aux anciennes possessions de l'Espagne et du Portugal. Nous sommes heureux de pouvoir donner ici un témoignage de notre gratitude à celui qui a bien voulu nous aider dans cette partie de nos travaux. Grâce à l'érudition de M. Ternaux, à ce jugement presque infaillible qui le guide comme par instinct dans les recherches bibliographi-

ques, nous avons trouvé, parmi le grand nombre de documents qu'il a mis sous nos yeux, plusieurs renseignements d'un haut intérêt, dont nous aurons soin d'indiquer les sources.

Nous avons recherché, en un mot, toutes les notions que l'histoire avait conservées sur un peuple trop longtemps méconnu : l'étude des auteurs contemporains et de ceux qui ont écrit d'après une tradition récente nous a guidé dans l'appréciation des faits rapportés par les commentateurs d'anciennes chroniques. C'est en nous aidant de ces matériaux que nous espérons remplir notre tâche, et sans nous attacher à réfuter ce qui a été avancé par d'autres, il nous suffira de citer les sources où nous puiserons nos renseignements, toutes les fois qu'ils révéleront quelques faits importants, ou qu'ils contrediront des opinions admises sans examen sur une nation que les conquérants traitèrent en barbares, et dont les vertus héroïques et les mœurs patriarcales méritaient un autre destin.

MOEURS ET COUTUMES.

—

Les insulaires qui habitaient les îles Canaries avant l'invasion des Européens et l'établissement de leur puissance dans cette partie de l'Atlantique, s'offrirent aux premiers explorateurs avec des mœurs et des usages divers. Privés de toute communication d'une île à l'autre par l'ignorance absolue de l'art de la navigation, sans relations avec le dehors et presque ignorés du monde, leurs tribus isolées étaient gouvernées par des chefs éligibles et indépendants, ou bien obéissaient à des princes héréditaires. Chacun vivait dans sa loi et gardait ses coutumes. Si ces peuples avaient pu faire cause commune, ils auraient opposé sans doute aux Européens une plus longue résistance; mais leurs ennemis tirèrent parti de leur isolement, et dans leurs différentes invasions ils employèrent successivement les populations vaincues à la conquête des îles qui étaient restées indépendantes.

Parcourons d'abord la partie de l'archipel Canarien la plus rapprochée de l'Afrique, et voyons quelles sont les notions recueillies par les historiens sur leurs anciens habitants.

Bontier et Le Verrier nous fournissent plusieurs renseignements sur les naturels de Lancerotte et de Fortaventure. « Ils se battent vaillamment, disent-ils.. !

» Ceux de Lancerotte vont tout nuds, fors un mantel » par-derrière jusqu'au jarret... Les femmes sont belles » et honnestes, vestues de grandes houppelandes de » cuir traînant jusqu'à terre... Ils ont grand foison de » villages et de belles maisons. » Nous lisons encore dans la relation française que les Lancerottaines étaient très-fécondes; mais que n'ayant pas de lait au sein pour nourrir leurs enfants, elles les faisaient allaiter par des chèvres. « La plupart d'entre elles ont trois » époux, ajoutent les chapelains, et servent par mois; » et celui qui la doit avoir après la sert tout le mois » que l'autre la tient, et font toujours ainsi à leur » tour. » De manière que dans ce triumvirat de maris, chacun était alternativement le maître absolu et l'humble serviteur de la femme.

Il paraît que le costume du roi de Lancerotte se distinguait par des ornements particuliers, puisque les deux historiens s'expriment en ces termes : « Après » vint Asche au chastel de Rubicon, et se vestit comme » roy... » Nous n'avons rien trouvé pourtant dans leur livre de relatif au costume du prince ; mais Viera et Galindo décrivent le bonnet royal : *La corona de pieles caprinas esmaldadas de conchas*, sorte de mitre de peau garnie de coquillages. Jean de Bethencourt, qui prit le titre de roi des Canaries par droit de conquête, adopta en partie cette coiffure, en ornant aussi de coquilles sa toque de baron. C'est ainsi qu'il est représenté dans un vieux portrait de Mancornet, gravé par Palomino.

Ce que les deux chapelains nous racontent de Gua-

tume de se coucher par terre, en témoignage de respect et de soumission, était commune dans les deux îles.

« Ces peuples, dit Abreu Galindo dans ses Mémoires, étaient humains, sociables et fort joyeux, grands amateurs du chant et de la danse. Leur musique, qu'ils accompagnaient de claquements de mains et de battements de pieds exécutés en mesure, était toute vocale. Ces excès de gaieté qui les animaient dans les grandes réjouissances tenaient évidemment au caractère africain. » Bontier et Le Verrier en citent un exemple au sujet du retour de Bethencourt à Lancerotte, en 1403, et des ménestrels qu'il avait ramenés avec lui : Les habitants de cette île, alors déjà conquise, se pressaient en foule sur le rivage, et manifestaient leur joie en se laissant tomber par terre, criant, s'entre-choquant et se jetant les uns sur les autres pour s'embrasser. Les deux princes de Fortaventure furent admis à la table du baron ; « et tandis » que le seigneur soupoit (disent les historiens), il y » avoit des ménestrés qui jouoyent, de quoi iceux roys » ne pouvoient manger du plaisir qu'ils prenoient à » ouyr lesdits ménestrés. »

Galindo a donné la description d'un des exercices gymnastiques les plus en vogue à Fortaventure. Deux hommes, soutenant une longue lance par ses extrémités, l'élevaient au-dessus de leur tête aussi haut que possible, tandis que leurs compagnons tâchaient de sauter par-dessus. Ces insulaires étaient si lestes et si adroits à ce jeu, qu'ils pouvaient franchir, par bonds

successifs, trois lances placées parallèlement à différentes distances.

Querelleurs d'habitude, ils avaient entre eux de fréquents duels. Les champions préféraient dans ces sortes de cas le combat au javelot appelé *tezzeras*. La loi ne pouvait atteindre celui qui se présentait dans la maison de son ennemi en entrant par la porte, alors même qu'il vînt à le tuer ou à le blesser ; mais s'il pénétrait chez lui inopinément en sautant par-dessus le mur, ou en faisant brèche sur les toits pour l'attaquer en traître, il était puni de mort. (*Glas ex Galindo*, op. cit., p. 6 et 7.) Toutefois la loi se montrait moins rigoureuse envers les *Altahas*, qui jouissaient de grands priviléges et occupaient le haut rang dans la hiérarchie sociale. Leur personne était sacrée.

L'auteur des mémoires inédits (Galindo) décrit en ces termes le supplice des criminels : « Le coupable était conduit au bord du rivage, où on le couchait par terre, la tête appuyée sur une pierre plate, puis on la lui écrasait avec un gros galet. L'infamie du supplice retombait sur ses enfants. »

Dans les maladies, ils prenaient le suc de certaines herbes dont l'expérience leur avait prouvé l'efficacité ; mais pour la guérison de douleurs aiguës ils scorifiaient la partie affectée avec des pierres tranchantes, ou bien ils appliquaient le feu, et pansaient ensuite la plaie avec du beurre de chèvre.

Nous savons encore, d'après Galindo, que ces insulaires étaient excellents nageurs et qu'ils se servaient de dards pour harponner le poisson le long de la côte.

Ils construisaient leurs maisons en pierre sans ciment; l'entrée en était si étroite, qu'un homme n'y passait qu'avec peine en se courbant. Ces maisons étaient en partie souterraines; de là le nom de *casas hondas* que l'on donne aujourd'hui à celles qui existent encore; mais il paraît qu'ils en avaient aussi avec des cours intérieures dans lesquelles ils renfermaient leurs troupeaux.

L'orge qu'ils récoltaient dans leurs champs, la chair et le lait de leurs troupeaux, formaient la principale nourriture des anciens habitants de ces deux îles. Ils réduisaient le grain en farine après l'avoir torréfié; deux petites pierres volçaniques, raboteuses et taillées en forme de meule, leur servaient de moulin à bras. Ils pétrissaient la farine avec de l'eau ou du lait, quelquefois avec du miel, dans des vases de bois ou d'argile cuite. Cette espèce de *polenta*, qu'ils appelaient *gofio*, était en usage dans toutes les îles.

Ils ne cultivaient que l'orge; les autres céréales leur étaient inconnues. De longs bâtons, garnis à l'une des extrémités avec des cornes de bouc, leur servaient à ouvrir le sillon qui devait recevoir la semence.

Galindo décrivit le costume des habitants de Lancerotte à peu près dans les mêmes termes que les chapelains de Bethencourt, dont il ignora la relation. Le tamarco (*tamarck*), ou manteau de peau de chèvre, était cousu avec des ligaments de cuir aussi fins que le fil. Ce manteau, qu'ils taillaient avec leur *tafiague*, espèce de tranchet d'obsidienne, ne dépassait pas les genoux. L'auteur des mémoires ajoute que les souliers

étaient aussi de peau de chèvre, avec le poil tourné en dehors, et qu'ils portaient des bonnets de la même substance, ornés par-devant de trois grandes plumes. Les femmes avaient une coiffure semblable, mais leurs bonnets étaient serrés autour de la tête avec une bande de cuir qu'elles teignaient en rouge. Les hommes laissaient croître leur barbe et leurs moustaches; ils portaient les cheveux longs, et les femmes les laissaient pendre en tresses par-derrière.

Des jaquettes de peau de mouton, qui descendaient jusqu'à mi-cuisse, distinguaient les habitants de Fortaventure de leurs voisins; mais les manches n'arrivaient pas jusqu'aux coudes et laissaient les bras à demi nus. Le bonnet variait aussi, et sa forme était plus conique.

Les traditions historiques recueillies par notre auteur (voy. Viera, *Noticias ex Galindo*, op. cit., tome I, l. II, § XXI, p. 191 et suiv.) nous fournissent quelques notions sur la forme du gouvernement de Lancerotte avant la conquête. L'île était sous la dépendance d'un roi, dont le pouvoir héréditaire devait se transmettre au premier né de ses fils. Ce droit, auquel les femmes ne pouvaient prétendre, passait au second en cas de mort du premier. Les alliances entre frères et sœurs étaient permises parmi les grands. Des castes bien tranchées existaient chez ces insulaires; les *guayres* ou les nobles exerçaient une grande influence et jouissaient de certains priviléges : ils pouvaient contester au prétendant, dans certains cas, le droit de succession. Le reste du peuple était esclave; les grands dis-

posaient arbitrairement de son sort. Une physionomie nationale distinguait cette race d'homme; la couleur brune de la peau et des cheveux sont les principaux caractères que lui assignent les historiens.

Si nous rapportons maintenant nos observations sur les populations du groupe occidental de l'Archipel canarien, nous y remarquerons divers degrés de civilisation et des différences dans les mœurs et les usages. Cependant parmi les coutumes que les historiens ont décrites comme spéciales à certaines îles, parce qu'on n'eut pas occasion de les observer dans les autres, plusieurs probablement devaient être plus générales. L'examen comparatif des différentes tribus observées dans leurs circonscriptions maritimes, donne lieu à plus d'un rapprochement, et ce n'est pas seulement de l'étude ethnographique de chaque population isolée et prise en détail, mais plus encore de l'ensemble de cette étude appliquée collectivement à toutes les îles du groupe occidental, que doit ressortir le caractère essentiel et distinctif de la nation guanche.

Bontier et Le Verrier n'ont presque rien dit sur les mœurs et coutumes des naturels de l'île de Fer, les *Beni-Bachir*, dont les Espagnols corrompirent le nom en celui de *Bimbachos* (1). C'est aux ouvrages de ceux qui ont écrit d'après les traditions qu'il faut avoir recours, et tout ce que Viera lui-même rapporte dans ses *Noticas* est extrait des manuscrits de Galindo et de

(1) C'est à mon savant confrère M. d'Avezac que je dois l'indication de cette étymologie.

Garcia del Castillo. D'après ces historiens, les habitants de cette île étaient de moyenne taille, mais agiles, forts et courageux (*agiles, fuertes y animosos*). Naturellement enclins à la mélancolie, leurs poésies roulaient sur des sujets graves et tristes qu'ils chantaient d'un ton plaintif en dansant en cercle, se tenant par la main, et sautant tous ensemble à divers temps. Les pasteurs *herreños* (1) imitent encore de nos jours cette ronde nationale.

La polygamie n'avait pas lieu chez ces insulaires; ils ne pouvaient non plus choisir leurs épouses dans leur propre famille; mais, bien qu'ils reconnussent une sorte d'aristocratie, les alliances entre les deux castes étaient assez fréquentes. Le prétendant obtenait ordinairement le consentement de la famille par un présent de quelques têtes de bétail.

Le costume de ces insulaires était presque identique avec celui des habitants de Fortaventure; leur manteau de peau de mouton, qu'ils portaient le poil en dehors pendant l'été, leur servait de fourrure en hiver. Ils marchaient armés de longs bâtons, pour s'aider à gravir les rochers. Leurs maisons étaient des édifices circulaires, soutenus par une forte muraille et surmontés d'un toit en rotonde qu'ils consolidaient avec des branches d'arbres recouvertes de feuillage et de paille. Chaque habitation pouvait contenir une famille d'environ vingt personnes; mais, vers le littoral,

(1) Le mot *herreño* est employé aujourd'hui par les habitants des îles Canaries pour désigner un naturel de l'île de Fer.

ils avaient établi leurs demeures dans les grottes spacieuses qui servent encore aujourd'hui pour renfermer les troupeaux. De grands tas de fougères, sur lesquels ils étendaient des peaux de chèvres, étaient leurs lits de repos. Lorsqu'ils tombaient malades, ils se couvraient de peaux de mouton afin d'exciter une abondante transpiration, puis ils se frottaient le corps avec du beurre. L'eau de leurs citernes et celle d'une source providentielle qui coulait au pied du fameux *garoë* (1) faisaient leur principale boisson. Toutefois Garcia del Castillo assure qu'ils savaient extraire une liqueur fermentée du fruit du mocan (2).

Leur nourriture consistait en *gofio* et en viandes rôties de chevreau ou mouton. Il est cependant un dicton populaire qui rendrait probable leur goût pour la chair de lézard (*herreño come lagartos*). On sait que ces animaux étaient très-communs dans l'île, et qu'ils y atteignaient presque la grosseur des iguanas d'Amérique, dont les Indiens sont si friands. Mais l'aliment le plus estimé de ces insulaires était la chair des brebis grasses qu'ils appelaient *juhaques*. Ils se réunissaient dans des festins de famille, et se plaçaient autour de trois ou quatre *juhaques* rôties, qu'ils dévoraient en commun à l'époque des *guatatives*, fêtes nationales dont les historiens nous ont laissé ignorer l'anniversaire et le motif. Les coquillages étaient aussi très-goûtés parmi eux, et les amas de patelles, désignés par

(1) Le *garoë* est cet arbre merveilleux dont il est question dans plusieurs ouvrages qui traitent des Canaries.

(2) Visnea mocanera.

les modernes Herreños sous le nom de *concheros* ou *lapas*, signalent encore les endroits où leurs devanciers venaient autrefois s'aiguiser l'appétit. Les fruits du figuier étaient aussi une grande ressource pour les anciens habitants de l'île de Fer, et la racine de fougère (*Pteris aquilina*), réduite en farine, remplaçait le gofio dans les temps de disette.

Cette peuplade obéissait à un prince pacifique qui, n'ayant personne à combattre, gouvernait paternellement sa petite principauté, et ne recevait de ses sujets qu'un tribut volontaire, selon la richesse de chacun. Armiche était son nom. Jean de Bethencourt ayant envahi l'île de Fer vers le commencement du quinzième siècle (1404 ?), emmena Armiche en esclavage avec la majeure partie de ses sujets.

Les habitants de la Gomère différaient peu de ceux de l'île de Fer quant à la taille et à la physionomie; mais ils étaient en général un peu plus bruns. Viera nous apprend toutefois, d'après les renseignements de Galindo, qu'il s'en trouvait aussi beaucoup qui avaient le teint aussi blanc que les Guanches de la partie septentrionale de Ténériffe. Très-affectionnés aux exercices gymnastiques, et moins pacifiques que les *Beni-Bachirs*, les Ghomerites s'acquirent un grand renom par leur force et leur courage. La légèreté et la hardiesse qui les distinguaient, était le fruit de l'éducation guerrière qu'ils recevaient presque en naissant. Dès l'âge le plus tendre, les jeunes enfants devaient faire leurs preuves. Placés à une certaine distance, sans écarter les pieds de l'espace qu'on leur avait

tracé, on leur lançait de petites boules d'argile qu'ils évitaient par des mouvements de corps; puis, une fois familiarisés à ce jeu, on commençait à leur tirer des pierres. Ces premiers exercices étaient remplacés par des essais plus dangereux : il leur fallait d'abord se garantir contre des javelots sans pointe, et en éviter ensuite d'autres acérés par le bout. Élevés à une pareille école, ils ne manquèrent pas d'acquérir bientôt l'adresse audacieuse, l'intrépidité et la promptitude d'exécution qui les rendirent si redoutables dans les combats. Aussi ces insulaires conservèrent long-temps après la conquête cette humeur belliqueuse qui les assimilait aux Guanches de Ténériffe, leurs plus proches voisins. Jaloux de leur liberté, on ne les soumit qu'avec peine, et ils tentèrent plusieurs fois de reconquérir des droits usurpés en se soulevant contre ces seigneurs féodaux auxquels Charles-Quint avait cédé leur île à titre de fief héréditaire. Du temps d'Abreu Galindo ils conservaient encore dans leur chant national la mémoire de ceux de leurs compagnons qui s'étaient rendus célèbres par leur héroïsme. Tels furent *Igualgim*, *Aguabarahezan*, *Agualeche*, *Aguacoromas*, *Amankuy* et *Gualhegueya*, qui léguèrent leurs noms à divers districts de l'île.

Les Ghomerites, comme les Guanches de Ténériffe, n'admettaient pas de vertu constante; le plus vaillant pouvait faillir. Ils disaient seulement du guerrier : *tel jour il fut brave*; mais en prenant date du service rendu à la patrie, ils ne lui en tenaient compte que pour le lui rappeler dans l'occasion. Ce chevron

de gloire n'était pas pour eux une garantie qui répondait de l'avenir; souvenir d'un fait honorable, une action honteuse pouvait le ternir. Être brave une fois ne suffisait pas à la réputation d'un homme; l'opinion publique exigeait plus : *faites comme les braves !* tel était le cri de guerre en commençant le combat (1), et cet appel au courage, qui réclamait de nouvelles preuves, s'adressait à tous indistinctement.

Les notions que l'historien nous a transmises sur les mœurs et coutumes des anciens habitants de la Gomère se bornent à peu de chose. On a prétendu que, hospitaliers jusqu'à l'excès, ils faisaient à leurs hôtes et à leurs amis les honneurs du lit nuptial. « De là, dit Viera, cette loi qui appelait les frères à la succession avant les enfants. » Galindo est le premier qui ait fait mention de cette coutume; il en est question aussi dans un passage du *Traité des navigations et des voyages* de Bergeron, éd. in-8°, p. 209.

Le costume des Ghomerites offrait aussi quelques différences avec celui de leurs voisins; ils portaient le tamarck plus long et le teignaient en rouge ou en violet. Les jupes des femmes étaient en peau de mouton; elles se coiffaient avec des toques légères qui leur tombaient sur les épaules, et se chaussaient avec des sandales de cuir de porc. (Viera, *Noticias*, t. I, p. 148.) Ces insulaires étaient tous troglodytes; les grottes naturelles leur servaient d'habitation. Ils possédaient de nombreux troupeaux; l'île abondait en

(1) Viera, *Noticias*, prologue, t. III.

gras pâturages qu'arrosaient une multitude de torrents. De superbes forêts ombrageaient les montagnes, et les palmiers croissaient en foule dans leurs riantes vallées. La liqueur fermentée connue sous le nom de *miel de Palma*, que les paysans de la Gomère tirent encore aujourd'hui du dattier, était très-estimée des anciens habitants.

Les Ghomerites étaient subdivisés en quatre tribus qui avaient reconnu une autorité suprême. Amalahuyhé conservait encore cette suprématie vers la fin du quatorzième siècle ; mais à la mort de ce prince, les chefs des tribus se déclarèrent indépendants, et leurs dissensions accélérèrent le succès de la conquête. (Viera, *Noticias*, t. I, p. 195.)

L'ancienne population de Palma appartenait à la grande tribu des *Haouarythes* (*Beni' haourah*), et cette filiation explique l'étymologie du nom primitif de l'île, que le père Abreu Galindo a corrompu en celui de *Benahoave*, et qu'il traduit par *mon pays*. Ces Haouarythes étaient subdivisés en douze tribus secondaires qui obéissaient à leurs chefs respectifs. Des rivalités avaient souvent amené des querelles sanglantes entre ces différents cercles : Echentive, prince d'*Abenguarème*, en était venu aux mains avec Mayantigo, souverain d'*Aridane*, et des attaques à l'improviste avaient eu lieu entre les tribus d'*Hïscaguan* et d'*Acero*. (Gal. mss. lib. III, cap. v, Viera, *Noticias*, t. I, p. 199.) Ces vaillants insulaires surent résister à toutes les invasions jusqu'à la fin du quinzième siècle, et si la plupart des tribus n'opposèrent à don Alonzo le Conquérant

qu'une faible résistance, c'est que, séduites par des conditions avantageuses, elles comptèrent trop sur la foi des traités. Unies entre elles pour la défense commune, elles furent long-temps indomptables ; Bethencourt et ses Normands ne purent gagner un pouce de terrain ; plus tard, Guillen Peraza, comte de la Gomère et seigneur de l'île de Fer, qui envahit la Palma avec des forces considérables, fut battu à la première rencontre, et perdit la vie. Lorsque les *Herreños* tentèrent de venger la mort de leur seigneur en pénétrant de vive force dans le territoire d'*Abergua-rème*, le prince Echentive trompa encore toutes leurs prévisions, et la sœur de Guerchagua, le chef de Tigalate, qu'ils amenèrent prisonnière, leur donna un premier exemple de ce que pouvaient la force et le courage chez les femmes de race Guanche. L'Herreño Jacomar ayant voulu la traiter en esclave, la fière insulaire le saisit à la gorge et allait l'étouffer, quand celui-ci sauva sa vie en la poignardant. Mais ce crime ne resta pas impuni. Jacomar, profitant d'une trêve, était retourné à la Palma, et Guerchagua, auquel il racontait un jour sa triste aventure, reconnaissant l'assassin de sa sœur, lui traversa le cœur avec son javelot. (Viera, *ex Galindo*, t. III, p. 149.)

L'histoire fait aussi mention d'une autre femme douée d'une force prodigieuse et non moins résolue que la sœur du chef de Tigalate. Les Espagnols venaient de débarquer à Tazacorte : Guarinfanta se présente et les défie au combat. D'abord forcée de fuir devant le nombre, elle les trompe par sa fausse

retraite; mais bientôt revenant sur ses pas, l'intrépide amazone abat celui qui la suit de plus près, et l'emporte comme une proie. Les Espagnols s'acharnent à sa poursuite; déjà Guarinfanta a gagné les bords escarpés d'un ravin, lorsque, entourée par huit combattants, elle tombe brisée de coups, au moment qu'elle allait se précipiter avec son ennemi.

Certes, de pareils traits d'héroïsme témoignent assez de la bravoure de cette nation, et justifient bien l'opinion de l'auteur des *Notices* : « Ils étaient tous » gens de cœur, dit-il; et les femmes palmaises, douées » la plupart d'un courage viril, s'élevaient au rang » des hommes par leur force et leur audace. »

Ce caractère résolu qui distinguait si éminemment les Haouarythes se retrouve à chaque page dans la relation de Galindo. Le mépris de la mort fondé sur des idées de fatalisme, la résignation dans la souffrance, et le courage poussé jusqu'à la témérité, telles furent les idées stoïques qu'ils opposèrent à la barbarie des conquérants. Citons encore un exemple : Mayantigo, le chef de la tribu d'Aridane, reçoit en combattant une grave blessure, et bientôt la gangrène attaque son bras fracassé. Alors le guerrier, voulant prévenir les ravages du mal, s'arme de son *tafrigue*, et opère lui-même l'amputation par la désarticulation du coude. (Galindo, mss. lib. VIII, cap. V.)

Mais il était des maux contre lesquels ils ne connaissaient point de remèdes, et pour ceux-là ils s'abandonnaient au destin. Bien plus affectés des peines de l'âme que des douleurs du corps et naturellement en-

clins à la mélancolie, ils avaient recours à la mort pour terminer leurs souffrances. Dans les cas désespérés, lorsque le malade ou le vieillard pressentait sa fin prochaine, il convoquait ses parents et leur faisait ses adieux en prononçant le fatal « *vaca-guare* » (je veux mourir!). Cette volonté dernière était religieusement observée ; on le transportait dans la grotte sépulcrale, et là, étendu sur un lit de peaux, un vase de lait au chevet de sa couche, le moribond s'éteignait dans son agonie. (Viera, *Noticias*, t. I, p. 181.)

Ce n'est donc pas sans raison que l'auteur des *Notices* appelle les insulaires de la Palma, les *Spartiates des Canaries*. Si en effet, sous certains rapports, leur intrépidité dans les combats, et cet amour de la patrie dont ils donnèrent tant de preuves, les égalaient aux héros de l'ancienne Grèce, nous retrouvons aussi dans leurs mœurs des habitudes qui les rapprocheraient encore davantage des Lacédémoniens. Celui qui savait le plus adroitement piller son voisin, lui enlever ses bestiaux ou lui dérober ses armes, recevait des éloges ; on le proclamait le plus hardi.

Parmi les usages décrits par les historiens, il en est un qui paraît particulier aux Haouarythes de la Palma. Ces insulaires avaient utilisé la semence d'une espèce de chenopodés qu'ils appelaient *amagante* et qu'ils faisaient bouillir dans du lait. Ils se servaient pour manger cette pâtée liquide d'un goupillon de racines de mauves réduites en filaments par la macération. Ils en faisaient aussi avec des racines de fougères qu'ils imbibaient de lait ou qu'ils frottaient avec du

beurre pour donner ensuite à sucer aux petits enfants. Ces sortes de biberons sembleraient indiquer que les femmes palmaises, comme celles de Lancerotte et de Fortaventure, ne pouvaient non plus allaiter leurs enfants, et qu'en général, dans ce climat, elles avaient recours pour les nourrir à des moyens artificiels, lorsqu'elles ne les confiaient pas à des chèvres.

Les Haouarythes de la Palma portaient le même costume que les Ghomerites : ils étaient grands et robustes; leur visage n'avait rien de disgracieux; les traits en étaient réguliers, et le prince Mayantigo fut appelé, dit-on, *Morceau du ciel*, à cause de sa belle physionomie. Quant à la couleur de leur teint, il paraîtrait qu'elle était généralement assez blanche, puisqu'un des princes d'Abenguarème avait été surnommé *Azùguahé*, qui signifiait *le brun*, sans doute pour le distinguer des autres. (Galindo, mss. lib. III, c. v.)

Mais hâtons-nous d'arriver aux Guanches de Ténériffe pour connaître à fond ce peuple de braves, car ce fut dans cette île qu'il conserva le plus long-temps son indépendance, et avec elle ses mœurs pastorales et ses vertus guerrières.

Ténériffe offrit aux conquérants une organisation politique à peu près semblable à celle de la Gomère et de la Palma. Suivant la tradition, l'autorité d'un seul avait prévalu d'abord, et *Tinèrfe le Grand* fut le dernier prince qui jouit du pouvoir souverain, cent ans environ avant la conquête. Mais à sa mort ses neuf fils se séparèrent le royaume et le divisèrent en autant de principautés indépendantes, auxquelles il

faut ajouter une autre fraction du territoire concédée à un bâtard du roi nommé *Aguahuco*. Les enfants légitimes prirent le titre de *mencey* ou seigneur, et Aguahuco (le *bâtard*) reçut celui d'*Achimencey* (fils ou descendant de seigneur).

Toutefois, il paraît que les différentes tribus de Ténériffe reconnurent de tout temps la suprématie du prince de Taharo, un des neuf menceys de l'île. Le titre de *quebehi* (grandeur ou majesté), ajouté à son nom propre, le distinguait des autres. Quebehi Imobach, qui régnait à Oratave en 1464, est le seul désigné, dans un vieux document, sous le nom de Grand : « *el grand rey Imobach de Taoro.* » (Voyez Nuñez de la Peña, l. I, cap. IX, p. 71.) Son fils Quebehi-Bencomo, qui lui succéda, est qualifié de *très-puissant* par l'historien de la conquête (1).

Du reste le nom de *Taharo*, par lequel on désignait le territoire du mencey Bencomo, semble une corruption du mot *Tagoror*, qui signifiait le lieu où l'on se rassemblait pour tenir conseil, rendre la justice et assister aux grandes solennités. Or, la dénomination de *tahoro* ou *tagoror*, particulièrement affectée au domaine du mencey le plus puissant de l'île, indique assez la suprématie que ce prince exerçait sur les autres districts.

Les princes et les nobles de Ténériffe avaient pourtant leur tagoror particulier, où ils siégeaient d'habitude. C'était là qu'ils tenaient conseil, recevaient

(1) **En Tahoro Bencomo el potentissimo.**

leurs vassaux, et réglaient les différends. « Un vieux » *mencey assis à l'entrée de sa grotte, sur son banc de* » *pierre, et présidant son tagoror* (dit l'auteur des » *Notices*), *me rappelle les héros d'Homère.* »

A l'avénement d'un nouveau prince, la cérémonie de l'installation avait lieu dans le tagoror. Des branches de palmiers et d'autres rameaux verts décoraient l'enceinte; le sol était jonché de fleurs, et le peuple accourait en foule de toutes les vallées voisines pour assister à la fête. Le mencey, salué par acclamation, s'asseyait sur une pierre taillée en forme de siége et recouverte de peaux : alors un de ses parents les plus proches lui présentait le *royal humerus*, relique vénérée qui tenait lieu de sceptre, et qu'on conservait dans un étui de cuir. Le mencey le baisait avec respect; puis, l'élevant au-dessus de sa tête, il prononçait en ces termes la formule du serment :

« Je jure, par l'os de celui qui a porté la couronne, » de suivre son exemple et de faire le bonheur de » mes sujets. »

Les chefs, par rang d'âge, prenaient ensuite le sceptre des mains du nouveau prince, et le plaçaient tour à tour sur leurs épaules en disant :

« Nous jurons, par le jour de ton couronnement, » de nous constituer tes défenseurs, ainsi que de ceux » de ta race. » (Viana, ch. I.)

Après le couronnement, le mencey, le front ceint de laurier entremêlé de fleurs, invitait les assistants à prendre part au festin; les danses, les luttes et les jeux terminaient ensuite la cérémonie, et se prolon-

geaient pendant la nuit à la clarté des torches et des feux de joie qu'on allumait de toute part. En temps de guerre, on suspendait les hostilités pour que rien ne troublât la fête.

Lorsque le mencey parcourait ses domaines, il était précédé du sigone portant l'*añepa*, espèce de bâton de commandement orné à son extrémité d'une banderole de jonc. Dès qu'on apercevait la royale bannière, on accourait au-devant du prince pour se prosterner à ses pieds. Les plus empressés secouaient la poussière de ses sandales avec la fourrure de leur tamarck, et les baisaient avec respect. Ce témoignage de soumission et de vasselage était de rigueur à l'anniversaire du couronnement, qu'on célébrait toujours en grande pompe. Alors le peuple était admis auprès du mencey et venait lui rendre hommage. « Les uns, dit Espinosa, lui ap-» portaient un tribut de peaux recherchées, les autres » lui offraient des fleurs odoriférantes et des rameaux » de fruits ; les plus riches lui baisaient la main gauche, » les chefs et les nobles la main droite; mais tous s'a-» genouillaient devant lui en lui disant : *Je suis ton* » *vassal !* »

Dans ces fêtes solennelles, l'élite des guerriers défilait devant le prince et témoignait sa joie par de bruyantes acclamations, que Viana rapporte dans les termes suivants, d'après la version du P. Espinosa :

« Vive Bencomo, notre seigneur et notre soutien ! » qu'il vive malgré la rigueur du destin. » (Viana, ch. III.)

C'était dans l'enceinte du tagoror que le mencey ad-

ministrait la justice et présidait le conseil des sigones. Le délinquant, amené devant ses juges, était étendu par terre, et on lui appliquait la bastonnade avec la houlette pastorale du prince, qui avait toujours soin de faire panser ses blessures aprés l'exécution. Ce châtiment était celui qu'on infligeait ordinairement aux voleurs. (*Noticias*, t. I, p. 184.)

Viana parle des châtiments infligés aux enfants qui insultaient leurs pères, et qu'on condamnait à être lapidés. L'homicide recevait la peine du talion, et ceux qui se rendaient coupables d'adultère étaient enterrés vifs. La jeune fille pervertie expiait ses fautes dans la prison jusqu'à ce qu'un de ses amans se présentât pour l'épouser. (Viana, ch. I.)

Viera, suivant la version du P. Ab. Galindo, dit que le meurtrier perdait tous ses troupeaux, et qu'on l'envoyait en exil à perpétuité. « Peut-être, ajoute-t-il, » que le législateur, en agissant ainsi, avait voulu » soustraire le coupable à la vengeance des parents du » défunt. »

La loi imposait le plus grand respect pour les femmes: celui qui en rencontrait quelqu'une sur son chemin devait s'arrêter et la laisser passer sans lui adresser la parole. La bigamie n'existait pas parmi les Guanches; mais ceux de Ténériffe pouvaient répudier leur épouse pour en prendre une autre. Viana nie cette loi de répudiation.

C'est à Fray Alonzo de Espinosa que nous sommes redevables des croyances des Guanches sur la distinction des castes. « Au commencement du monde, di-

» saient-ils, Dieu créa un certain nombre d'hommes » et de femmes avec de la terre et de l'eau, et leur » répartit les troupeaux nécessaires à leur subsistance. » Plus tard, il en créa d'autres et ne leur donna rien. » Alors ceux-ci ayant réclamé leur part, Dieu leur » répondit : *Servez les autres, et ils vous donneront.* De » là proviennent les maîtres et les serviteurs, c'est-à- » dire les nobles et les roturiers. »

Dans l'ordre de cette hiérarchie, qui divisait la nation en deux corps, le *Quebehi* était le plus haut placé. Le titre de *mencey* ou seigneur s'appliquait au prince dont les chefs de la tribu avaient reconnu l'autorité souveraine, et ce titre était héréditaire. Par celui d'*achimencey* on désignait un personnage d'un rang inférieur, mais issu de famille régnante. Les *sigonès* étaient tous gentilshommes : grands vassaux des menceys, ils commandaient les gens de guerre, et prenaient place au tagoror ou tribunal de justice. Enfin, de même que dans les autres îles, les *achicaxna* ou les roturiers formaient la masse du peuple. Pauvres serfs soumis aux seigneurs, et cultivant les domaines du prince, qui leur en cédait l'usufruit, le travail faisait leur bien-être, et la véritable richesse ne consistait pour eux que dans l'accroissement des troupeaux. (*Noticias*, t. I, p. 155 et 219.)

Toutes les terres, au contraire, appartenaient au mencey, qui les distribuait à ses sujets suivant leur rang et leurs besoins; mais ces concessions n'étaient que temporaires; elles rentraient dans le domaine du prince à la mort des usufruitiers, ou prenaient plus

d'extension par l'accroissement des familles. L'impossibilité d'acquérir et de dominer les autres par la fortune contenait l'ambition, et sous ce rapport, cette loi agraire, favorable à la politique des menceys, faisait leur force et leur stabilité.

Les soins du troupeau et le choix des meilleurs herbages étaient pour les Guanches des devoirs importants, aussi y mettaient-ils toute leur science. Ces hardis pasteurs rassemblaient en quelques instants tout le bétail dispersé dans les montagnes ; ils le comptaient d'un coup d'œil, et savaient distinguer, entre mille brebis, l'agneau de chaque mère. (*Noticias*, t. I, p. 166.)

Le berger charmait ses loisirs sur la flûte champêtre, chantait ses amours ou les combats de ses pères. (*Notic.* t. I, p. 158.) Les traditions de cette vie pastorale, de cette existence des premiers temps, ont fourni à Viana les plus belles pages de son poème, et l'épisode du prince Zebenzui, qu'il a rapporté d'après la version de Espinosa, est un exemple de cette simplicité de coutumes et de mœurs qui distinguait les anciens Guanches.

« Zebenzui, que les Espagnols surnommèrent le » *Pauvre Hidalgo*, commandait en despote dans le » district qui s'avance sur la côte septentrionale de » Ténériffe, entre les montagnes d'Anaga et de Te- » gueste. Jeune et audacieux, il poussa la témérité et » l'abus de la force jusqu'aux actions les plus coupa- » bles, opprimant ses vassaux et leur enlevant le fruit » de leurs labeurs. Des rapines sans cesse renouvelées

» dans les bergeries du voisinage l'avaient rendu le
» fléau de la contrée, lorsque les pasteurs alarmés ré-
» solurent d'aller implorer le puissant Bencomo pour
» mettre un terme au brigandage dont ils étaient les
» victimes. Mais le vieux mencey, voulant concilier
» l'honneur de sa race avec les devoirs de la justice,
» prit soudain une résolution digne de son caractère.
» Il part de la vallée de Taoro, et s'engage seul
» dans des sentiers peu fréquentés pour traverser en
» quelques heures une distance de sept lieues et sur-
» prendre Zebenzui en flagrant délit. Arrivé brus-
» quement dans la grotte du prince, il le trouve ache-
» vant son repas et dépeçant encore les restes d'un
» chevreau qu'il avait dérobé la veille. A cette ap-
» parition subite Zebenzui reste comme pétrifié : il
» reconnaît le grand Bencomo, que ses vertus et sa
» sagesse ont élevé au rang suprême. « *Quebehi*, lui
» dit-il en se prosternant, ta présence en ces lieux et
» à cette heure me remplit de confusion ; toi, le pre-
» mier parmi les menceys de l'île, dans cette hum-
» ble demeure! que puis-je t'offrir dans ma misère
» pour me rendre digne de cet honneur? Permets du
» moins que je m'absente quelques instants, et je te
» traiterai bientôt comme tu le mérites en te rendant
» les devoirs de l'hospitalité. » Mais Bencomo le retient
» par le bras au moment qu'il allait franchir le seuil
» de la porte ; et fixant sur lui un regard sévère, il
» lui répond en ces termes : « Reste, Zebenzui, et ne
» va pas voler le bien d'autrui pour m'en faire of-
» frande ; reconnais ton égarement, et souviens-toi

» que le prince ne doit pas se nourrir aux dépens de » ses vassaux. Donne-moi de l'eau et du gofio ; c'est » la nourriture du pasteur. »

» Alors Zebenzui, tout confus, lui présente le go- » fio et l'eau, en s'excusant de manquer du sel. Le » mencey le délaie lui-même, et continue ainsi en » savourant ce mets grossier : « O Zebenzui ! si » tu savais apprécier le goût de la farine pétrie par » des mains pures, et que les larmes du pauvre n'ont » pas humectée ! les brebis grasses cuites dans le » lait, les tendres agneaux arrachés violemment du » sein de leurs mères et ravis au berger sans dé- » fense, sans te faire plus riche, misérable prince, te » rendront l'opprobre des tiens et l'exécration de tes » sujets. »

» Le mencey se lève en achevant ces paroles, et s'é- » lançant hors de la grotte, il reprend le chemin de » la montagne et disparaît aussitôt. Zebenzui n'ose » lever les yeux ni faire un pas pour le suivre. Le dis- » cours du noble vieillard avait touché son âme et » disposé son cœur à de meilleurs sentiments... etc. » (Viera, *Noticias*, t. I, p. 215. Viana, ch. x.)

Industrie.

Le sol de Ténériffe, par sa nature volcanique et ses cavités souterraines, offrit aux premiers habitants un grand nombre de grottes spacieuses dont ils firent leurs demeures habituelles. En hiver, ils préféraient

celles qui étaient situées sur le littoral; mais pendant l'été ils allaient s'établir dans l'intérieur de l'île, sur les berges des grands ravins, pour y respirer l'air frais de la montagne. Les grottes d'hiver qu'on voit encore à Ténériffe ont été la plupart creusées de main d'homme. Les Guanches les taillaient dans le tuf; les plus belles sont celles du district de Guimar, connues sous le nom de *las cuevas de los reyes*. On les trouve à la sortie du bourg, en descendant vers le ravin de Chimisay; elles sont toutes situées le long de la même berge; quelques-unes offrent, dans leurs compartiments, plusieurs chambres carrées, dont la principale reçoit le jour par la porte d'entrée; les autres ne devaient servir que de chambres de repos ou de celliers à provisions. Des banquettes taillées dans le massif de la roche ont été ménagées tout le long des soubassements de la première chambre, où l'on voit encore des espèces de niches creusées dans l'épaisseur des parois, et destinées sans doute à y placer des vases d'eau et de lait.

Les Guanches de Ténériffe étaient très-habiles à tresser des cloisons de roseaux; ils fabriquaient des filets de jonc, des nattes, des paniers et des espèces de havresacs en feuilles de palmier. Leurs autres ustensiles consistaient en vases d'argile ou de bois dur, en aiguilles et hameçons d'os ou d'épine de poisson, en cordes de boyaux, etc. Ils savaient mouler aussi des petits grains cylindriques en terre cuite d'une couleur brune-rougeâtre, qu'ils perçaient d'un trou pour les enfiler ensemble et en faire des colliers. Ils

excellaient encore dans le tannage et dans tout ce qui tenait à la préparation des peaux dont ils faisaient usage comme vêtements, chaussures, tapis, couvertures, etc. Quelques auteurs canariens ont assuré aussi qu'ils avaient certaines idées de l'art du dessin et de la peinture. Viera fait mention de plusieurs ornements peints avec de l'ocre rouge et d'autres terres colorantes. (*Pintores que pintaban en piedras brunidas con almagre, gis, ocre y otras tierras de color*, t. I, p. 158.)

Les Guanches portaient le tamarck et des espèces de guêtres qu'ils appelaient *huirmas*, des bottines de peau ou des sandales à peu près semblables à celles dont les Valenciens font usage en Espagne, et qu'ils ont imitées des Maures.

Les renseignements de Viana sur le costume des femmes se rapportent à ceux des autres historiens de la conquête. On retrouve dans sa description, *les longues jupes de fine peau* dont parlent les chapelains de Bethencourt, de même que le tamarck court et serré à la ceinture. C'est ainsi qu'il dépeint celui que portait la princesse Dacil. Le poète historien n'oublie pas non plus les colliers de petites coquilles, entremêlées d'ambre, qui ornaient son cou (ch. III).

Les Guanches tiraient de leurs troupeaux leur principale nourriture, préférant la chair de chevreau à toutes les autres. Celle des lapins sauvages était aussi très-estimée, s'il faut en croire les auteurs canariens. Ils faisaient cuire ces viandes au four, en les renfermant sous terre dans une petite fosse sur

laquelle ils allumaient un bûcher. Le gofio se mangeait après la viande, et on le pétrissait avec du lait, du miel de palme ou de mocan. Quelquefois aussi ils n'employaient que l'eau, dans laquelle ils jetaient alors un peu de sel.

Les terres qu'ils cultivaient leur fournissaient le grain nécessaire pour leur gofio. Ils conservaient ce grain dans des silos, et après la récolte commençaient les réjouissances publiques du *Benesmen*.

La méthode en usage à Ténériffe pour faire le beurre était fort simple : une outre, à demi remplie de lait, était suspendue à l'extrémité d'une petite corde, tandis que deux femmes, placées à huit ou dix pas de distance, se la renvoyaient alternativement en la faisant balancer, jusqu'à ce que la partie butyreuse eût acquis le degré de consistance convenable.

Pour fournir à la grande consommation de laitage, les pasteurs ne laissaient prendre aux jeunes chevreaux que fort peu d'aliments, en les empêchant de téter les chèvres mères lorsqu'elles étaient au pâturage.

Les Guanches n'eurent aucune idée de la navigation ; ils ne pensèrent jamais à construire des barques ni des pirogues, et ne s'adonnèrent à la pêche que le long du littoral. Cette industrie, bien que fort peu avancée, dut leur offrir cependant de grandes ressources dans une mer aussi abondante, soit avec des hameçons, avec des dards pour harponner le poisson qu'ils attiraient pendant la nuit près du rivage par l'éclat des flambeaux, soit enfin en empoisonnant les mares que les eaux formaient en se retirant.

Art militaire.

Un peuple presque toujours sur la défensive à cause des fréquentes querelles que soulevaient entre eux les chefs de tribus ; des guerriers doués d'un courage à toute épreuve, d'une légèreté sans exemple, d'une force corporelle que les exercices gymnastiques rendaient encore plus puissante, prompts à se soustraire à tous les coups avec cette rapidité de mouvement et cette hardiesse qui leur faisait braver le danger, de pareils hommes ne devaient s'assujettir à aucune tactique régulière, lorsqu'il s'agissait d'entrer en campagne pour avoir raison d'une insulte ou se défendre contre un agresseur. Aussi leurs attaques se faisaient-elles toujours à l'improviste, en poussant de grands cris. L'avantage du lieu pour engager l'action était ce qu'ils recherchaient le plus. Ingénieux en stratagèmes, ils disposaient leurs embuscades, se divisaient en plusieurs bandes pour tomber sur l'ennemi à un signal convenu. En temps de guerre, les tribus confédérées se communiquaient les avis au moyen de feux qu'elles allumaient au sommet des montagnes, et des vedettes placées de loin en loin s'avertissaient par des sifflements qui se faisaient entendre à une grande distance. Les prisonniers étaient respectés, et chaque parti les échangeait contre ceux des siens qui avaient eu le même sort. (*Noticias*, t. I, p. 187.)

Les armes étaient la massue ou *magado* ; la hache, dont un morceau d'obsidienne formait le tranchant ;

la lance, de huit à dix pieds de long et faite de bois durci au feu; le javelot, qu'ils lançaient avec une grande adresse; le banot, espèce de dard très-redoutable et disposé de manière qu'une de ses entailles restait dans la blessure à mesure que le manche pénétrait dans les chairs. Ils se servaient aussi comme défense de rondelles en écorce de dragonnier; mais dans le combat, avant d'en venir aux mains avec leurs ennemis, les pierres étaient leur premier moyen d'attaque et leur principale ressource pendant la durée de l'action. Ils combattaient ordinairement presque nus, et ceux qui ne se servaient pas de bouclier avaient coutume de rouler leur tamarck sur le bras gauche pour se garantir des coups qu'on leur portait.

Les luttes et les combats simulés, qui finissaient souvent par devenir très-sanglants, étaient le programme de presque toutes les réjouissances publiques. Les lutteurs se frottaient le corps avec de la graisse, et se roidissaient les membres en embrassant le tronc d'un jeune arbre, afin de se donner de la souplesse et de se disposer à l'action. Avant de commencer le combat, les athlètes demandaient licence au chef dès *Sigonès* (ou des *Guayres* si le combat avait lieu à la grande Canarie) (1), puis ils se présentaient dans l'arène accompagnés de leurs parents et amis, qui devaient être spectateurs

(1) L'auteur des *Notices*, t. I, p. 162, décrit ce combat à outrance comme particulier aux habitants de la grande Canarie : il cite le chef des Guayres et le faycan comme les juges du camp; mais Viana (chant I) assure que ces sortes de tournois avaient lieu aussi chez les Guanches de Ténériffe.

impassibles. L'arène était ordinairement un petit terre relevé en forme de plateau, d'où les combattants pouvaient être aperçus de toute la multitude. A chaque extrémité de ce champ d'honneur on plaçait deux grandes pierres plates, d'environ deux pieds de large. Après la lutte, les deux champions, armés de plusieurs cailloux, de la longue lance, et de leur hache bien affilée, se portaient à chaque bout de l'arène, et là, sans remuer les pieds de la même place, ils devaient d'abord parer réciproquement les coups de pierre. Il était rare qu'un des deux fût touché dans ce premier essai d'adresse, tant ils mettaient l'un et l'autre de légèreté dans leurs mouvements. Après ce début, ils commençaient à se rapprocher pour s'attaquer avec la lance et la hache. Alors ce n'était plus qu'un combat à outrance, et souvent de graves blessures venaient mettre fin à leur fureur guerrière. Dans ce cas, le chef des Sigonès ou des Guayres interposait son autorité en criant : *Gama! gama!* (assez! assez!) Une lance brisée suffisait parfois pour terminer le combat ; ou bien si aucun accident n'était survenu, et que les champions parussent fatigués, on faisait suspendre l'attaque; leurs amis leur apportaient de l'eau et des vivres; puis, après qu'ils s'étaient rafraîchis, on leur donnait le signal pour recommencer de plus belle.

Idées morales, Funérailles et Embaumements.

Après avoir décrit les coutumes guerrières de ce peuple célèbre, disons un mot de ses vertus morales, en rapportant, d'après Galindo, les préceptes de cette doctrine si simple et si pure que les Guanches enseignaient à leurs enfants :

« Fuyez celui que ses vices rendent méprisable aux » yeux du monde, si vous ne voulez devenir le scan- » dale et la peste du genre humain.

» Soyez bons, pour qu'on vous aime ; méprisez les » méchants, et méritez l'estime de tous les hommes » de bien qui honorent le pays par leurs vertus et » leur courage. » (Galindo, mss. l. II, ch. III.)

Aussi les princes guanches, doués la plupart d'une grande valeur, et élevés dans ces principes de justice et de haute sagesse, surent s'attirer le respect et l'amour de leurs sujets. Le peuple vénérait le mencey, et après sa mort il conservait pour sa mémoire ces sentiments d'affection dont il lui avait donné des preuves durant sa vie. Son corps, soigneusement embaumé et cousu dans plusieurs peaux, était renfermé dans un sépulcre de genevrier ou de pin, qu'on déposait dans une grotte escarpée.

Ce respect pour les morts et le soin que l'on prenait de leur conservation s'étendaient presque sur toutes les classes de la société. Les plus pauvres étaient simplement enveloppés dans leur tamarck ; on les

entassait dans des cavernes où l'on trouve encore leurs ossements que le temps a blanchis.

Les Guanches possédèrent le secret des embaumements, et leurs momies, qu'ils appelaient *xaxos*, étaient préparées d'après une méthode analogue à celle des anciens Égyptiens. Suivant la tradition, il existait à Ténériffe une classe d'hommes et de femmes qui exerçaient le métier d'embaumeurs. « Ces gens-là, dit le père » Espinosa, ne jouissaient d'aucune considération ; ils » vivaient isolés; on fuyait leur contact, car on les » regardait comme immondes, n'étant employés qu'à » vider les cadavres. Ceux, au contraire, qui se char- » geaient spécialement d'embaumer le corps avaient » droit au respect de leurs concitoyens. » (*P. Espin.* lib. I, ch. III. p. 27.)

Voici ce que cet auteur rapporte sur la manière d'opérer :

« Le corps du défunt était placé sur un banc de pierre pour procéder d'abord à sa dissection par l'extraction des intestins. On le lavait deux fois par jour avec de l'eau froide mêlée de sel, en ayant soin de bien imbiber les oreilles, les narines, les doigts des mains et des pieds, et toutes les parties délicates; on l'oignait ensuite avec une composition de beurre de chèvre, d'herbes aromatiques, d'écorce de pin pilée, de résine, de poussière de bruyère et de pierre-ponce, et d'autres matières astringentes et dessiccatives, puis on le laissait exposé au soleil pendant quinze jours. Pendant cet intervalle les parents du mort chantaient ses louanges et se livraient à la douleur. Lorsque

le corps était bien desséché et qu'il était devenu très-léger, on l'enveloppait dans des peaux de brebis et de chèvres tannées ou crues, suivant son rang, et on lui faisait une marque pour le reconnaître au besoin. Après cette opération, il était porté dans une des grottes sépulcrales destinées à ce pieux usage et situées dans des endroits presque inaccessibles. Les corps qu'on enfermait dans des sépulcres étaient placés debout contre les parois de la grotte ; les autres étaient disposés les uns à côté des autres sur des espèces d'échafaudages en branches de genevrier, de mocan ou d'autres bois incorruptibles. » Quelquefois les momies ne reposaient que sur de simples couches de petites bûches, et c'est ainsi que nous les avons retrouvées nous-mêmes dans une caverne que nous visitâmes durant notre séjour à Ténériffe (1).

Viana, qui a décrit la manière d'embaumer d'après les renseignements d'Espinosa, suppose que la pâte aromatique et astringente qui servait à oindre le corps extérieurement, était aussi introduite dans l'intérieur ; mais il a omis les bains d'eau saline qui rapprochent si essentiellement la méthode des Guanches de celle des Égyptiens, décrite par Hérodote. L'auteur des *Notices* croit que l'ouverture des cadavres se faisait au moyen de pierres tranchantes qu'on tirait de ces obsidiennes désignées sous le nom de *tabona* par les anciens habitants, ce qui rappellerait en quelque sorte *les pierres éthiopiques* employées pour

(1) Voyez *Hist. nat. des îles Can.* t. I, 2e part. *Miscel. Can.* p. 103.

exploration ne répondit pas entièrement à notre attente (1).

Nos observations sur des momies retirées de diverses cavernes, nous portent à croire qu'il existait chez les Guanches des différences dans la manière d'embaumer, suivant le rang et la richesse des individus. On a trouvé des momies qui avaient jusqu'à six enveloppes, tandis que d'autres n'étaient cousues que dans une seule peau de chèvre. Ces peaux tannées paraissaient avoir été appliquées humides sur le cadavre, car quelques-unes avaient si bien pris les formes de l'individu, qu'après la destruction du corps elles étaient restées moulées comme des cuirasses. Dans les momies d'une classe supérieure, les peaux mortuaires sont très-finement tannées, fort souples, cousues de plusieurs pièces et avec une délicatesse admirable; leur couleur tire au brun-rouge; les bandelettes qui les entourent et les tiennent liées ensemble sont aussi de la même matière; quelquefois un crochet, en corne de chèvre ou en os, est noué à l'extrémité de la bandelette et sert à la fixer autour du corps. On peut de prime-abord distinguer les deux sexes à la position des bras : les hommes les ont étendus le long des cuisses et les femmes les tiennent croisés sur le ventre. Parmi les momies que l'on retira de la grotte de Tacoronte, il s'en trouva une dont le corps avait appartenu à une vieille femme qui avait été disséquée dans une position accroupie, les jambes repliées

(1 Voy. *Hist. nat. des îles Can.* t. I, 2e part. *Miscellan. Can.* p. 108.

aux genoux, à la manière des momies péruviennes. La tête était aussi recouverte d'un capuchon et paraissait assez bien conservée; les pommettes des joues étaient très-saillantes, le front étroit et ridé, le nez petit et la bouche très-fendue. En général on retrouve les momies guanches dans un parfait état de conservation; les chairs seulement ont acquis une couleur brune, mais sans une grande altération des formes; les dents sont toujours d'une extrême blancheur; les sourcils existent encore, le visage a conservé ses principaux traits, la tête porte ses cheveux et le menton sa barbe; chez plusieurs individus la chevelure est assez longue, d'un châtain clair tirant sur le roux. Viera dit avoir vu des momies avec des cheveux d'un roux doré. « *He visto algunos esqueletos ó momias de estas Guanchinesas en cuyos craneos se conservaban los cabellos dorados* (1).

On trouve dans les cavernes qui ont servi de catacombes un grand nombre de ces petits grains cylindriques en terre cuite dont les Guanches faisaient des colliers, et qu'on a faussement assimilés aux *quipos* des Péruviens.

Des Naturels de Canaria.

Le père Abreu Galindo a donné dans ses manuscrits (2) plusieurs traditions historiques sur l'île de

(1) *Noticias*, t. I, p. 127.

(2) Liv. II, chap. VIII, et Viera (ex Galin.), *Noticias*, t. I, liv. II, p. 199.

Canaria, que l'on appela la grande Canarie après sa conquête. Cette île avait éprouvé une révolution politique dans la forme de son gouvernement quelques années avant l'invasion des Européens. Pendant longtemps ses populations avaient été divisées en dix tribus indépendantes qui obéissaient à leurs chefs respectifs. *Galdar*, *Telde*, *Aguimez*, *Texeda*, *Aguexata*, *Agaete*, *Tamarazayte*, *Artebirgo*, *Artiacar* et *Arucas*. sont les noms que l'historien donne à ces dix tribus, et que portent encore aujourd'hui les petites villes ou les bourgades dont le territoire était occupé par les aborigènes.

Une femme douée d'un courage au-dessus de son sexe sut profiter avec habileté de l'empire qu'elle exerçait sur l'esprit de ses compatriotes pour changer tout-à-coup la constitution de l'état. Andamana était son nom ; audacieuse autant que rusée, elle se disait inspirée du ciel. Le peuple la consultait comme un oracle et avait foi en ses prédictions. Andamana décidait à son gré de la paix et de la guerre ; tous les jugements étaient soumis à son approbation. Associant à ses projets ambitieux un de ses plus grands admirateurs, Andamana épousa Gumidafe, vaillant guerrier de la tribu de Galdar, et les Canariens ne tardèrent pas à avoir un maître. Gumidafe, à la tête d'une petite armée recrutée par l'ascendant d'Andamana et que de nouveaux partisans rendirent bientôt plus nombreuse, soumit successivement toutes les tribus de l'île à son obéissance, et remplaça l'oligarchie par le gouvernement d'un seul.

Gumidafe et Andamana, proclamés premiers *Guanartemes* de Canaria, fixèrent leur résidence à Galdar, et réunirent autour d'eux les guerriers les plus illustres et en général tous les hommes les plus distingués par leur naissance et le rang qu'ils occupaient. Leur règne fut pacifique ; sa durée est restée inconnue; mais d'après les renseignements que nous fournit l'histoire à partir du règne de leur successeur, il paraît que Gumidafe et sa femme moururent vers la fin du quatorzième siècle.

Leur fils Artemi Semidan, qui les remplaça, avait hérité de la valeur de son père, et ne tarda pas à en donner des preuves en repoussant avec avantage les premières invasions des Européens, car ce fut de son temps que les aventuriers commencèrent leurs pirateries sur les côtes de l'île. Ce prince accrédita parmi eux le nom et le courage des Canariens. Il fut blessé, dit-on, dans le combat d'Arguineguin en 1406, et mourut vers le milieu du quinzième siècle, laissant à deux jeunes princes l'exemple d'une vie qu'il avait entièrement consacrée au service de la patrie.

Tenesor Semidan et Bentaguayre Semidan, fils de l'*Artemi*, furent reconnus comme guanartemes et se partagèrent le gouvernement de l'île. Le premier conserva le pays de Galdar, depuis le bourg de Tamarasayte jusqu'à la vallée appelée aujourd'hui l'*Aldea de San Nicolas*, y compris le district d'Arguineguin et de Tunte ; le second prit possession du pays de Telde et des cantons d'Argonez, de Gendro et d'Aguimez. Ces deux états, bien qu'indépendants, restèrent quelque

temps unis d'intérêts. Ils formaient chaque année, par la réunion de l'élite des guerriers et des nobles, une espèce de diète sous le nom de *sabor* ou *tabor*, dans laquelle on traitait des affaires publiques. Le *sabor* se tenait toujours dans l'ancienne principauté de Galdar; il était présidé par le guanarteme de Telde, assisté de ses *guayres* ou conseillers.

Ces traditions en nous faisant connaître les principaux événements qui se rattachent à l'histoire politique de la grande Canarie, nous font aussi apprécier le caractère des principaux chefs de l'île. Nous trouvons en outre dans ces anciennes chroniques plusieurs indications importantes sur les mœurs et coutumes. De même qu'à Ténériffe, ce sont ici des chefs ambitieux et toujours prêts à profiter des dispositions belliqueuses d'un peuple prêt à courir aux armes à la première levée de boucliers; la même hiérarchie existe dans les rangs de la société; d'abord les *guanartemes* au lieu des *menceys*, puis les *guayres* qui remplacent les *sigonès*, et ensuite les *achicaxna* ou les roturiers qui portaient les cheveux courts. Le *sabor* ou *tabor* a une analogie remarquable avec le *tagoror* que présidaient les princes guanches. Comme à Ténériffe, c'était l'assemblée des états et peut-être aussi le lieu où chaque chef rendait la justice. Du reste, nous avons déjà fait observer que l'on désigne aussi sous le nom de *tagoror*, dans la grande Canarie, une enceinte du district de Galdar.

Mais cherchons d'autres renseignements dans les écrits des historiens de la conquête.

Noblesse.

Les guerriers de race noble s'élevaient environ à dix mille combattants : « Bethencourt s'adressant à un de ses compagnons d'armes, disent ses chapelains, et voulant le détourner de l'entreprise qu'il lui proposait de tenter sur la grande Canarie, lui répondit en ces termes : « *Je suis adverty qu'ils sont dix mille gentilshommes, et ne sommes pas gens pour eux* (1). » Azurara ne porte ce nombre qu'à deux cents, mais peut-être que par le titre de chevaliers il n'a voulu désigner que les guayres.

Les nobles, dit Viera, se reconnaissaient à des distinctions particulières et jouissaient de certains priviléges. Ils portaient la barbe et les cheveux longs. Le *faycan* ou le grand prêtre, dont l'autorité balançait celle des princes (2), avait seul le droit de conférer

(1) *Hist. de la prem. desc. et conqueste,* p. 171.

(2) Dans les fragments historiques recueillis par Fr. Pedro de Quesada sur le manuscrit d'André Bernaldes, il est question de l'autorité des faycans, que le chroniqueur appelle *fagzanes*. Nous traduisons littéralement ce singulier passage, qui établit la distinction entre les grands prêtres et les guanartèmes ou *guadartèmes*, d'après l'orthographe du copiste: « Dans la grande Canarie il y avait deux guanartèmes et deux faycans; » les guanartèmes étaient rois, exerçant la suprématie sur le temporel; » l'autorité des faycans s'étendait sur le spirituel, comme celle des évêques. » Ainsi l'un était roi, et l'autre évêque de Galdar; l'un était roi, et l'autre » évêque de Telde. L'île se trouvait donc divisée en deux royaumes; celui » que gouvernait le roi de Telde était plus étendu et comptait un plus » grand nombre d'habitants. — En la gran Canaria havia dos guadarte- » mes é dos fagzanes: los guadartemes eran reyes en lo seglar é en todo » mayores; los fagzanes eran ansi como en lo espiritual como obispos. El

la noblesse et d'armer les chevaliers. La loi exigeait que l'aspirant fût reconnu possesseur de terres et de troupeaux, descendant de noble, et en état de porter les armes. Le jour de la cérémonie, il se présentait devant l'assemblée des guayres, les cheveux flottant sur les épaules. Le faycan, interpellant l'assemblée, disait à haute voix : « Vous tous qui m'écoutez, je » vous conjure, au nom d'*Alcorac* (Dieu), de déclarer » si vous avez vu *tel*, fils de *tel*, entrer dans une ber- » gerie pour traire ou tuer des chèvres (1), si vous » l'avez vu préparer lui-même son repas, commettre » des rapines en temps de paix ; s'il s'est montré dé- » loyal ou insolent par paroles ou par actions, surtout » envers les femmes. » Lorsqu'on répondait négativement à toutes ces questions, le faycan faisait approcher le récipiendaire et lui coupait la pointe des cheveux un peu au-dessus des épaules, l'armait du *magado* ou javelot de guerre pour qu'il s'en servît à la défense du prince. Dès cet instant le jeune guerrier pouvait s'asseoir parmi les nobles ; mais s'il se trouvait parmi les assistants un seul témoin qui prouvât qu'il avait manqué à une des conditions exigées

» uno era rey, i el otro obispo de Galdar, i el otro rey de Telde, i el otro » obispo de Telde, que eran dos parcialidades é dos reinos en toda la isla, » i era maior el rey de Telde de mas gente que el otro,.... » (Fragments mss. du P. Quesada, d'après A. Bernal. ch. IV, ch. 6 de l'*Hist. de los reyes canol.*

(1) C'est sans doute cette disposition de la loi qui a fait dire à Agurapa : « Les Canariens méprisent les bouchers : ceux qui se vouent à cette pro- » fession sont très-mal considérés ; personne ne voudrait les admettre à » sa table. »

par la loi, le fayean lui coupait toute la chevelure, et il rentrait dans la classe plébéienne des *achicaxna* ou des tondus (1). Il paraît qu'Azurara eut connaissance de ces réceptions chevaleresques par les renseignements des navigateurs portugais, puisqu'il s'exprime en ces termes dans sa *Chronique* : « Lorsque les chevaliers viennent à mourir, les autres se réunissent pour procéder à l'élection de ceux qui doivent remplir les places vacantes, et le choix tombe toujours sur les fils de chevalier, afin d'en compléter le nombre. Ces chevaliers, ajoute Azurara, ne s'allient jamais avec les classes inférieures et appartiennent à la noblesse *la plus pure*. Eux seuls conservent et gardent les traditions des croyances religieuses, dont ils ne divulguent et ne laissent croire aux autres que ce qu'il leur plaît. »

C'était toujours entre les guerriers les plus nobles et les plus vaillants que les guanartèmes de Canaria choisissaient leurs guayres ou conseillers. Chaque prince en avait six auprès de lui qui remplissaient les fonctions de ministres.

Force et adresse.

Parmi les guayres dont l'histoire a conservé les noms (2), *Adargoma*, aux épaules de rocher, fut

(1) Viera, *Noticias*, t. I, p. 184.

(2) Les guayres de Galdar les plus renommés furent *Adargoma*, *Tazarte*, *Doramas*, *Tijama* et *Gayfa*. Parmi ceux de Telde on cite *Maninidra*, *Nenedan*, *Bentaguaya* et *Gartrayyua*. (Viera ex Galiado, t. I, p. 203.)

un des plus célèbres. Cet Hercule canarien abattait, dit-on, d'un seul coup de pierre la palme qu'il avait prise pour but sur le dattier le plus élevé, et l'on sait la résistance que ces grandes feuilles opposent même à la hache la plus affilée. Il pouvait lutter deux heures consécutives sans se reposer. Nul homme, disent encore les historiens qui nous fournissent ces détails, ne pouvait, de toute la force de ses deux bras, l'empêcher de porter à ses lèvres un vase rempli d'eau sans en verser une seule goutte, ni lui faire vaciller la main tandis qu'il buvait (1).

Dans un combat singulier qu'il soutint contre Gariraygua, un des plus vaillants guerriers de Telde, pour décider la querelle qui s'était soulevée entre les deux principautés de l'île, on raconte qu'il tomba sous son antagoniste au milieu de la chaleur de la lutte; mais en même temps il l'étreignit avec tant de force entre ses bras nerveux, qu'on entendit presque aussitôt le craquement des os, et que le malheureux Gariraygua, prêt à rendre l'âme, se vit forcé de demander quartier. Ce redoutable athlète fut fait prisonnier par l'alferez Sotomayor, au combat de Giniguada, après avoir eu la cuisse traversée par la lance de Juan Rejon, général de l'armée conquérante. Le robuste Adargoma, envoyé à Séville avec d'autres captifs, se fit admirer des Espagnols par sa force extraordinaire.

Guanhaven et Caytafa furent aussi deux guayres

(1) Galindo, *Mss.* lib. II, cap. VIII. (Viéra, op. cit.)

de Telde d'une intrépidité héroïque. Ces barbares, engagés ensemble dans une lutte, pendant des réjouissances publiques, combattaient depuis long-temps sans qu'il leur fût possible de remporter le moindre avantage l'un sur l'autre, lorsque Guanhaven, irrité de cet assaut sans résultat, dit à son antagoniste : « Tu es vaillant, j'en conviens ; mais serais-tu capable de me suivre ? — Je suis prêt ! » répond Caytafa ; et les deux champions marchent ensemble d'un pied ferme jusqu'au bord d'un affreux précipice. Guanhaven, transporté de fureur, s'élance dans l'abîme : Caytafa, possédé d'une égale exaltation, imite son exemple, et leurs corps vont se briser sur les rochers qui bordent la côte.

Parmi les combats gymnastiques, celui du pugilat était le plus usité à la grande Canarie les jours consacrés aux exercices du corps ; mais de toutes les prouesses la plus audacieuse consistait à gravir des escarpements presque inaccessibles pour y planter d'énormes poteaux de bois qui restaient fixés au rocher comme d'honorables souvenirs. Le P. Abreu Galindo assure avoir vu encore de son temps plusieurs de ces poteaux placés sur les plus hautes crêtes de l'île, et tellement enfoncés dans le roc qu'aucune force humaine n'aurait pu les ébranler (1).

(1) Galindo, *Mss.* lib. II, cap. II.

Danses et chants.

La danse était aussi un des exercices favoris de ces insulaires, et celle qu'on connaît en Espagne sous le nom de danse canarienne (*bayle canario*) fut introduite en Andalousie avec les captifs qu'on amena à Séville.

« Les îles Canaries, dit Gomara dans son *Histoire* » *des Indes*, ont fait connaître au monde deux choses » qui leur assurent la célébrité : ces jolis oiseaux si » estimés par leur chant et cette danse canarienne si » variée et si gentille. » Viera nous apprend que les anciens naturels s'accompagnaient parfois avec de petits tambours et des flûtes de roseau ; mais lorsque ces instruments leur manquaient, les chants et les battements de mains suivaient la mesure en quatre temps. « La danse canarienne (ajoute-t-il) s'exécutait deux à deux ou plusieurs ensemble, et consistait dans une grande légèreté de pieds accompagnée de mouvements de corps très-expressifs. »

Ce fut probablement cette même danse qui fixa l'attention des explorateurs partis de Lisbonne en 1341. « Leur chant est fort doux, écrivaient-ils en parlant » des naturels de Canaria ; ils dansent presque à la » mode française. » (*Cantant dulciter et ferè more gallico tripudiant.*)

Selon Viera, les élégies que les Canariens déclamaient en chantant avaient été traduites en espagnol,

et *auraient attendri les cœurs les plus froids* (1). Ces petits poèmes, dans lesquels les guerriers exprimaient leurs amours et leurs infortunes, rappelaient parfois des souvenirs historiques, et ressemblaient beaucoup aux *Zambras* more sques (2).

Armes.

Les principales armes des Canariens étaient le *magado* ou *magote* et la lance. Il y avait deux sortes de magado : le premier était le javelot de guerre; le second, qu'on trouve cité par Viana sous le nom de *moca* ou *mocaz*, avait la forme d'une petite massue armée à l'extrémité de deux fortes boules garnies de pierres tranchantes. Ce fut d'un coup de magado, lancé d'une main sûre, que l'intrépide Doramas tua, en combat singulier, l'hidalgo Juan de Hazes monté sur son cheval andalou, et qu'il lui perça le cœur, après lui avoir traversé de part en part sa rondache et sa cotte de maille (3).

La hache, en jaspe verdâtre, faisait partie de l'armure des guerriers. Elle portait une pointe à l'opposé du tranchant, et figurait assez bien celle des anciens Gaulois.

L'usage du bouclier était commun parmi les Ca-

(1) *Noticias*, t. I, p. 161.

(2) « Asi como lo hacian los Moros en sus *Zambras*. » Viera, *Noticias*, t. I, ib.

(3) Galindo, *Mss.* lib. II, cap. XVIII. Viera, *Noticias*, t. II, p. 70.

nariens. Il avait la forme d'un écusson décoré de dessins de différentes couleurs.

Costume.

Le costume des chefs se distinguait des autres. Dans la relation de Nicosolo da Recco il est question de tabliers (*femoralia*) faits avec une espèce de natte dont ces insulaires s'entouraient les reins et de laquelle pendaient un grand nombre de fils de palmier ou de jonc. Le narrateur, en parlant des Canariens qui furent amenés à Lisbonne, s'exprime en ces termes : « Le tablier du chef est de feuilles de palmier, tandis que les autres le portent en jonc peint en jaune et en rouge. » *Hic femoralia palma habet, reliqui verò juncorum picta croceo et rufo.* Nous retrouvons encore ce même tablier dans les annotations d'André Bernaldez (1), et nous avons vu que cette partie de l'habillement des anciens Canariens avait été décrite par les chapelains de Bethencourt.

Ces insulaires portaient aussi le tamarck. Viera, d'après les renseignements de ses devanciers, parle en outre de bonnets de peau de chèvre faits d'une seule pièce, et qu'on portait le poil en dehors, de manière que les pattes de derrière de l'animal tombaient

(1) « ... En la gran Canaria unas traian bragas de palmas como por pala ellos i ellas, empero no cubrian bien los lugares inhonestos porque no eran cerradas por abajo, salvo una cuerda ceñida por las caderas, i de alli colgaban una hocadura de palmas ripiadas. » Fragm. mss. du P. Quesada, d'après A. Bernal. ch. II. (Cap. LXIII de l'*Hist. de los reyes catol.*)

sur les oreilles, tandis que celles de devant se croisaient sur le cou (1). Les femmes faisaient usage de jupes courtes; leurs cheveux étaient tressés avec des joncs en couleur et attachés par derrière.

A ces ornements extérieurs, les Canariens ajoutaient une espèce de tatouage qui représentait différents dessins. Bontier et le Verrier ont les premiers signalé ce fait : « *La plus grande partie d'eux,* disent-ils, *portent devises sur leur chair de diverses manières, chacun selon sa plaisance* (2), » et Viera n'a pas omis cette particularité (3).

Habitations et Monuments.

Les Canariens, comme les Guanches de Ténériffe et les naturels des autres îles, eurent en général une grande prédilection pour les grottes; mais ils se distinguèrent aussi dans l'art des constructions civiles, et surpassèrent dans ce genre les habitants de Lancerotte et de Fortaventure, leurs plus proches voisins. Il existe encore dans l'île quelques-unes de leurs maisons, principalement dans le ravin d'Arguineguin, où l'on retrouve les restes de la petite ville citée par les chapelains de Bethencourt. Ces habitations sont placées sur plusieurs rangs au-

(1) ... Las monteras de pellicos de aquellos cabritillos que desollaban sin romper, y cuyas garras unas caian sobre las orejas, y otras se afianzaban al cuello.» *Noticias*, t. I, p. 149.

(2) *Hist. de la prem. descouv. et conqueste*, p. 127.

(3 « Su cutis adornado de diferentes dibuxos y figuras impresas.» (*Noticias*, t. I, p. 149.)

rocher, longue de quatre-vingts pieds et large de quarante. On y entre par quatre grandes ouvertures de quatorze pieds de haut, larges de plus de six, et séparées entre elles par des piliers dont la largeur varie depuis sept jusqu'à neuf pieds. Devant chaque pilier, sur une esplanade taillée dans le roc et servant comme de péristyle à la grotte, l'on voit des espèces de niches, les unes rondes et les autres carrées, qui paraissent avoir été destinées à renfermer des objets du culte. Ces niches sont à plus de cinq pieds du sol. Plus loin, le rocher a été entamé sur un espace circulaire de onze pieds de diamètre. Un autre cirque, beaucoup plus grand, existe sur le revers de la montagne, du côté du sud. Le sol dans cet endroit est creusé en sillon demi-circulaire de huit pouces de longueur sur dix de profondeur. Deux autres fossés, beaucoup plus larges, ont été pratiqués dans la même enceinte.

Don Pedro del Castillo a donné, à sa manière, la description d'une grotte assez semblable à celle des Quatre-Portes, que Viera appelle le couvent des vestales de Canaria (*convento de las harimaguadas que eran como unas virgenes vestales*). Cette caverne est située sur les rochers escarpés du ravin de Valeron. « Son entrée présente un grand portique qui communique dans une vaste salle où l'on aperçoit de chaque côté des petites cellules placées les unes au-dessus des autres, ayant chacune une fenêtre du côté du ravin. Sur le devant de la grotte, on voit deux grosses tours avec un escalier intérieur. Les filles des nobles

étaient élevées dans ces sortes de séminaires jusqu'à l'âge de vingt ans, et en sortaient alors pour se marier (1). »

La demeure de l'ancien guanartème de Galdar, dont l'évêque don Christoval de la Camara nous a transmis quelques renseignements, était, à ce qu'il paraît, un édifice fort remarquable. C'est sur son emplacement qu'on a bâti la belle église de Galdar.

Les Canariens avaient encore, pour les exigences du culte, des monuments en pierre sur les sommets vénérés de Tirma et d'Umiaya ; les traditions historiques nous apprennent en outre que l'enceinte murée dans laquelle un capitaine de l'armée conquérante se réfugia, était destinée aux exécutions.

Ressources alimentaires.

Les habitants de la grande Canarie, comme ceux des autres parties de l'archipel, retiraient de grandes ressources de leurs troupeaux ; mais ils se livraient aussi avec ardeur à l'agriculture. Bien avant la conquête, la bande septentrionale de l'île présentait un aspect des plus riants, et les navigateurs d'Alphonse IV trouvèrent là d'abondantes provisions : *des figues sèches aussi bonnes que celles de Césènes, du blé beaucoup*

(1) « La entrada es un grande arco, al que sigue un largo salon, y a uno y otro lado se ven con perfecta simetria ciertas celdillas, ó aposentos, colocados unos sobre otros, cada qual con su ventana al barranco. Están en la misma entrada dos torreones, à los quales se sube por dentro. Las hijas de los nobles se educaban en estos seminarios hasta los viente años, de donde no salian sino para casarse. (D. P. del Cast. cap. xx.)

plus blanc et plus beau que le nôtre, de l'orge et plusieurs autres céréales (1). La mer fournissait aussi aux Canariens d'excellents poissons, dont ils savaient s'emparer d'après le procédé que nous avons décrit ; cependant, au rapport des historiens, ces insulaires préféraient la viande à toute autre nourriture. Viera cite les petits cochons rôtis, dont ils étaient si friands, les grillades de chair de chèvre frottées de graisse de porc et saupoudrées de gofio, les *tamarononas* ou fritures au beurre de chair de brebis, enfin la viande de petits chiens châtrés qu'ils estimaient par dessus tout (2). Le même auteur assure que les Canariens ne buvaient que de l'eau, et cette assertion semblerait confirmée par la narration du pilote Da Recco, dont Viera pourtant n'eut jamais connaissance : « *Vinum omninò renuunt, aquam potantes.* »

Mariages et droit du seigneur.

Dans l'île de Canaria, la loi n'accordait aux hommes qu'une seule femme ; toutefois elle leur donnait la faculté de la répudier, et le cas de stérilité chez l'épouse était toujours un motif de divorce. Les Canariens n'avaient aucun penchant pour les femmes

(1) « Circumdantes verò insulam invenere eam longè meliùs à septentrione, quàm ab austro cultam, videntes ibidem casas plurimas, ficus et arbores palmas et hortos et caules et olera... ficus siccas in sportulis palmeis bonas, uti Cesenates cernimus et frumentum longè pulchrius nostro... »

(2) *Noticias*, t. I, p. 137.

maigres et d'un tempérament délicat; un petit ventre, selon eux, ne pouvait produire un enfant robuste (1). Aussi dès qu'une jeune fille était fiancée, les parents la tenaient renfermée pendant trente jours pour la nourrir avec du lait, du gofio, de la viande et d'autres mets très-substantiels, afin qu'elle acquît cet embonpoint qui devait faire son principal mérite aux yeux de l'époux. Mais avant de la remettre en son pouvoir, elle était présentée au faycan, au guanarteme ou à d'autres grands personnages qui en avaient les prémices. La plupart des auteurs qui ont écrit sur les habitants des îles Canaries parlent de cette coutume; nous avons déjà cité ce qu'en disent Azurara, Cadamosto et Thevet; Andrès Bernaldez ajoute que, dans les cas de grossesse, l'enfant qui provenait de ce sacrifice obligatoire était réputé noble (2).

(1) Viera, *Noticias*, t. I, p. 171 et suiv. (Ab. Galindo s'exprime en ces termes : « No casandolas flacas porque decian tenia el vientre pe» queño y estrecho para concebir. » Mss. lib. II.)

(2) Nous rapportons ici, d'après le texte original, tout le passage relatif au mariage et au droit du seigneur. « Quando havian de casar » alguna doncella, poníanla, despues de concertado el matrimonio, cien» tos dias en vicio à engordar i salia de alli i desposavanlos, i venian » alli los cavalleros é hidalgos del pueblo ante ella é havia de dormir con » ella uno dellos primero antes quel desposado, qual ella quisiere, i si » quedava preñada de este cavallero, el hijo que nacia era cavallero, i » sino los fijos de su marido eran comunes, i para ver si quedava preñada » de este, el esposo no llegava à ella hasta saberlo de cierto por via de » la purgacion. Estas i otras costumbres gentilicas i como de Alimeñes » tenian i asi como bestias no havian empacho de sus vergüenzas ellas i » ellas,... etc. » *Hist. de los Rey. Castel.* cap. LXV. (Fragm. mss. de P. Quesada.)

La relation de Galindo, touchant le droit du seigneur, n'est pas moins

Cette facilité que la loi accordait de changer de femme, et le droit du seigneur exercé par les princes et les grands, furent cause de cet excessif accroissement de population, que l'état de concentration dans lequel vivaient ces insulaires rendit très-alarmant. Privés, comme ils étaient, de moyens d'émigration et de toutes les ressources qu'ils auraient pu tirer de l'extérieur, la famine vint les assaillir. Viera, s'appuyant sur les traditions, assure qu'avant la conquête on compta à la grande Canarie jusqu'à quatorze mille hommes en état de porter les armes, ce qui supposerait dans ce climat une population totale d'environ quatre-vingt-dix mille âmes. Ce fut pour arrêter cette propagation croissante que les membres du *grand sabor* ordonnèrent de tuer tous les enfants de naissance et de ne conserver que les premiers-nés : mais cette mesure barbare ne fut pas de longue du-

curieuse. « Entre la gente principal, y noble (dit-il) se tenia costumbre » con las doncellas que quando las querian casar las tenian echadas, y » les daban beberages de leche y gofio, y otras viandas que ellos solian » comer, regalandolas para que engordasen. Y primera que se entragase » la doncella á su esposo, la noche antes se le daba y entragaba al gua- » narteme para que le llevase la flor de su virginidad, y si le parecia bien » llevarle la flor, y si no entregabala al faycas, ó al mas privado, como » fuese noble... Esta costumbre de dar al guanarteme las doncellas des- » posadas primero que á sus maridos la primera noche, no querian con- » fesar los que descienden de los naturales Canarios : Y no es de mara- » billar hubiese entre los Canarios esta costumbre, pues entre cristianos, » partes hubo donde la habia, como refiere Bogerio autor grave jurista, » *Indicton* 197, *num.* 17, y la misma preeminencia tiene hoy en el du- » cado de Brabancia un varon señor de Leon, que todas las doncellas, » quando las casan, se les dan la primera noche aunque no usa de ellas. *Pareceme mala costumbre.* (Mss., lib. II.)

rée : l'épidémie qui vint ravager le pays fit périr plus d'un tiers des habitants, sans distinction d'âge ni de rang, comme si la nature eût pris soin de châtier ceux qui avaient voulu anticiper sur ses lois (1).

Baptiseuses.

Dès qu'un enfant était venu au monde, on appelait une des femmes de la classe des *maguadas* pour laver la tête du nouveau-né. Certains historiens, considérant ces lotions comme une espèce de baptême, ont cru y retrouver les restes d'un ancien christianisme, bien que le poète Viana se soit expliqué de manière à lever tous les doutes à cet égard.

Nuñez de la Peña a prétendu que ces baptiseuses (*bautizadoras ó harymaguadas*) contractaient une sorte de parenté avec la famille de l'enfant (2). Quoi qu'il en soit, nous pensons, avec l'auteur des *Notices*, que cette pratique, aussi ancienne que salutaire, n'avait d'autres titres au respect que l'antiquité de l'usage.

Sépultures.

Viera affirme que les Canariens connurent l'art des embaumements et qu'ils le mirent en pratique ; il dit même que les corps préparés d'après la méthode des Guanches étaient liés avec des bandelettes

(1) *Noticias*, t. I, p. 172.
(2) *Conquest. y antig.* lib. I, cap. III, p. 27.

de peau, puis enveloppés de leurs tamarcks et placés debout dans les grottes sépulcrales (1). Rien n'appuie pourtant cette assertion, car jamais il n'a été trouvé de momies dans les cavernes de Canaria. Les habitants de cette île avaient la coutume d'enterrer leurs morts d'une manière particulière ; ils choisissaient pour cela les nappes de lave connues aujourd'hui sous le nom de *mal pais*, où les éruptions volcaniques ont accumulé beaucoup de scories. Nous avons visité les anciennes sépultures de la presqu'île de *la Isleta*. Ce lieu solitaire, que le feu des volcans a frappé d'une longue stérilité, paraît avoir été destiné à servir de cimetière. C'était là que les anciens insulaires déposaient leurs morts dans de grandes fosses qu'ils creusaient jusqu'à une profondeur de six à huit pieds, et qu'ils garantissaient des éboulements en les garnissant avec des planches de pin, ou bien au moyen d'une voûte en pierres sèches. Ils recouvraient ensuite le tout avec d'autres pierres accumulées en forme de pyramides. Quelques-uns de ces tumulus ont d'assez grandes dimensions, et il faut plusieurs heures avant de pouvoir déblayer la fosse de l'énorme tas de scories qui la recouvre. Le squelette est toujours placé dans le fond, la tête vers le nord. On trouve ordinairement autour du corps beaucoup de fruits d'une plante très-commune dans les environs. C'est le *Cneorum pulverulentum* ou l'*Orixama* des aborigènes, espèce de térébinthacée qu'on em-

(1) *Notiotas*, t. I, p. 190.

ployait probablement pour retarder la putréfaction, et dont les petites baies paraissent avoir rempli toute la cavité abdominale du cadavre. Les squelettes sont presque toujours entiers ; les os sont bien conservés. Les proportions de la charpente en général, et surtout les dimensions de la tête, indiquent que ces ossements ont appartenu à des hommes d'une belle race, d'une taille au-dessus de la moyenne et d'une forte constitution. Nous avons encore remarqué dans ces fosses quelques débris de vêtements d'un tissu végétal assez semblable aux fibres du palmier et d'une trame très-serrée, ainsi que des fragments de chaussure et de nattes. Les haches de pierre, dont nous avons déjà indiqué la forme, ont été trouvées dans le même lieu ; on y a ramassé aussi des morceaux de terre cuite provenant sans doute de vases brisés et des petites pierres basaltiques taillées en pyramides, dont la base, incrustée de lignes transversales, figure une multitude de losanges avec un point au milieu. Ces espèces de cachets ont douze à quinze lignes de hauteur sur une largeur à peu près égale.

Il existe, à peu de distance de l'ancien bourg d'Arnineguin, un cimetière pareil à celui de la Isleta, où l'on remarque plusieurs tumulus plus élevés que les autres. M. Despréaux, qui en a fait déblayer quelques-uns, a observé que les squelettes renfermés dans les plus grands avaient la tête placée du côté du nord, tandis que dans les petits les corps gisaient d'est à ouest. On voit aussi des sépultures semblables dans les terrains volcaniques qui s'étendent entre la pointe

du *Juncal* et le petit port de *las Nieves*, sur la côte occidentale de l'île.

Enfin, il y a quelques années qu'on découvrit, dans une caverne des environs de Telde, un grand vase de terre rempli de disques de différente grandeur, tous percés d'un trou au milieu et formés avec les spirales d'une coquille. Le soin qu'on avait mis à enterrer ces objets dans le fond de la caverne pourrait faire présumer qu'ils furent autrefois d'une certaine valeur, et qu'ils servirent peut-être d'ornement ou même de monnaie courante.

NOTIONS GÉNÉRALES SUR LA RELIGION DES ANCIENS HABITANTS DE L'ARCHIPEL CANARIEN.

Pour adopter une opinion probable sur la théogonie de l'ancien peuple qui habita les Canaries avant la conquête de ces îles, il est nécessaire d'exposer ici les différentes notions que l'histoire nous a fournies sur cette matière importante.

Les chapelains de Bethencourt ne s'attachèrent guère à étudier les croyances des insulaires qu'ils voulurent convertir. Tout ce qu'on peut tirer de leur relation se trouve résumé dans cette phrase : *Ils sont moult fermes en leur loy, et ils ont temples où ils font leurs sacrifices.* (Op. cit. p. 132.) Dans le catéchisme que ces deux missionnaires rédigèrent pour leurs

néophytes, on remarque plusieurs passages écrits dans l'intention de détruire des coutumes immorales (1); mais ce serait en vain qu'on y chercherait quelque chose de relatif au système religieux des habitants de Lancerotte et de Fortaventure. Ils se contentent de déclarer que : *l'instruction chrestienne baillée par messire de Bethencourt aux Canariens baptisez, n'a été faicte et ordonnée qu'afin d'oster leurs cœurs de la mauvaise créance en quoy ils ont longuement esté et sont encore.* (Op. cit. p. 94.)

Viera, qui a eu recours aux renseignements d'Espinosa et de Galindo pour la rédaction de ses *Notices*, nous apprend qu'il existait à Fortaventure de grands édifices de pierre destinés au culte. Ces temples, qu'on appelait *Efequenes*, étaient circulaires; deux murs concentriques formaient une double enceinte, dont l'entrée principale n'avait guère plus de largeur que celle des habitations ordinaires. C'était dans ces temples, situés la plupart sur le sommet des montagnes,

(1) Dans le chapitre du Paradis terrestre, il est dit : « Là fut premièrement une seule femme, conjoincte en un seul homme, et qui autrement le croit, peche. » Les chapelains insistaient sans doute sur ce point pour éloigner de la polygamie les insulaires de Lancerotte, car dans cette île une seule femme avait jusqu'à trois maris. Le catéchisme de Bontier et Le Verrier est écrit en général avec beaucoup de simplicité; on y remarque même certains passages dans lesquels les auteurs ont consigné leur ignorance comme preuve de leur bonne foi. Nous citerons entre autres une erreur populaire du bon vieux temps, qu'on retrouve dans cette phrase au sujet de l'arche de Noé : « Dieu lui commenda qu'il fist une » arche de bois carré, poly, et qu'il l'oindroit dedans et dehors de Betun. » Betun est un glu si fort et si tenant, que quand deux pièces de fait en » sont assemblées et jointes, on ne les peut par nul art desassembler, » sinon par sang naturel de fleurs de femme. » (Op. cit. p. 86.)

qu'ils déposaient des offrandes de beurre et faisaient des libations, avec du lait de chèvre, en l'honneur d'une divinité protectrice à laquelle ils adressaient leurs prières en élevant les mains vers le ciel. Des prêtresses, dont les mystérieuses révélations entretenaient leur crédulité, exerçaient chez eux une grande influence. L'histoire a conservé les noms de deux de ces femmes devineresses, *Tibabrin* et *Tamonante*, sa fille, qui prédisaient l'avenir, apaisaient les dissensions, et présidaient aux cérémonies religieuses (1).

Les traditions historiques citent encore plusieurs personnages qui jouirent d'une grande faveur par leurs prédictions et leurs prétendues relations avec un pouvoir surhumain. Nous avons dit tout ce que valut à la Canarienne Andamana son audacieuse imposture. A Ténériffe, le vieux *Guagnamegné* s'acquit aussi une terrible célébrité (2), et s'il en faut croire le P. Abreu Galindo, les habitants de l'île de Fer respectèrent la prédiction du devin Yoñe qui leur avait annoncé l'arrivée des hommes envoyés par *Eraoranhan*. Ces insulaires (*les Beny' Bachirs*) vénéraient deux divinités tutélaires, arbitres souverains de tout bien, *Eraoranhan*, qui protégeait les hommes, et *Moreyba*, qui veillait sur les femmes. Il est à remarquer que les naturels de l'île de Fer, après leur conversion au christianisme, continuèrent à invoquer Jésus et la Vierge

(1) *Noticias*, t. I, p. 167.

(2) Le mencey Bencomo fit pendre à un laurier le devin *Guañameñe*, pour lui avoir prédit, au milieu du Tagoror, tous les désastres de l'invasion étrangère. (Viana, ch. III.)

Marie sous ces deux noms (1). Eraoranhan et Moreyba siégeaient, disaient-ils, sur les deux rochers élevés de Bentayga, que l'on désigne encore aujourd'hui sous le nom de *Santillos de los antiguos*. Dans les temps de sécheresse, la population se portait en masse vers Bentayga, et chaque sexe se groupait autour de son rocher protecteur, priant à la fois les deux divinités pour obtenir la pluie et avec elle l'abondance et le bonheur. Un jeûne de trois jours accompagnait ces vœux expiatoires, durant lesquels le fanatisme, excité par la faim, donnait un libre essor au désespoir et s'exhalait en cris de rage. Mais lorsqu'en dépit de tous ces témoignages solennels, le ciel restait sourd à leurs prières, un vieillard vénéré par sa piété et sa sagesse entraînait le peuple vers la grotte d'Asteheyta, située dans le district de Tacuetunta, et pénétrait seul dans l'antre sacré où l'on nourrissait l'*Aranfaybo* protecteur. C'était un porc de la petite race, qui avait le privilége d'intercéder auprès de la divinité pour mettre fin à la calamité publique. Le sage d'Asteheyta ne tardait pas à reparaître à l'entrée de la grotte; il portait l'*Aranfaybo* sous son tamarck, et le présentait au peuple, qui l'accueillait avec des transports de joie. Le porc restait libre et courait les champs tant que le ciel refusait ses bienfaits à la terre; mais on le ramenait en triomphe dans son premier gîte dès que la pluie commençait à tomber (2).

Les naturels de la grande Canarie reconnaissaient

(1) Viera (ex Galindo). *Noticias*, t. I, p. 168, note.
(2) *Noticias*, t. I, p. 167.

un être suprême, conservateur du monde, qu'ils appelaient *Alcorac* ou *Acoran*, et auquel ils rendaient un culte dans de petits temples de pierre (*oratorios*) ou sur le sommet des montagnes les plus escarpées. Le faycan présidait à toutes les solennités, mais les harymaguadas, ces jeunes vierges qui habitaient dans les grottes que nous avons décrites, prenaient aussi une part très-active aux cérémonies religieuses.

« Les harymaguadas, dit Viera, vivaient d'aumônes; » elles portaient des robes de peau blanche, plus larges » que celles des autres femmes; elles jouissaient de » grands priviléges. Leurs principales fonctions con- » sistaient en libations de lait, qu'elles faisaient chaque » jour dans le temple en l'honneur de la Divinité, et » ce temple était un asile sacré que personne n'aurait » osé violer impunément. »

Les hautes cimes de Tirma dans le pays de Galdar, et les rochers d'Umiaya dans celui de Telde, étaient aussi des lieux de refuge contre les persécutions. On invoquait dans les serments ces sites mystérieux : jurer par le Tirma et l'Umiaya était un engagement sacré qu'il fallait accomplir sous peine d'infamie. Dans les grandes calamités, et surtout quand les pluies se faisaient trop long-temps attendre, le faycan ordonnait une procession en grande pompe à l'un des deux rochers : le peuple s'y rendait de toute part, portant des branches d'arbre et des feuilles de palmier; les harymaguadas ouvraient la marche, et dès qu'elles étaient arrivées sur la haute cime, elles brisaient avec certaines cérémonies des vases remplis de lait et de

beurre, puis on dansait la Canarienne (*el bayle Canario*) et l'on entonnait des complaintes usitées en pareille circonstance. Après ces manifestations, la procession se dirigeait vers la mer pour frapper les ondes avec les branches qui avaient servi à la fête, tandis que le peuple faisait retentir les airs de ses cris et de ses lamentations. Quelques auteurs assurent que l'on vit parfois dans ces occasions des guerriers se dévouer comme des victimes expiatoires et se précipiter du sommet du Tirma (1). Ces assertions, il est vrai, sont contestées par Galindo; mais il est de fait que pendant la guerre de la conquête plusieurs Canariens, exaltés par l'amour de la liberté et voulant acquérir un glorieux renom, exécutèrent ces sortes de résolutions désespérées (2).

Les habitants de Canaria vénéraient des idoles : nous avons fait mention de celle de pierre que les navigateurs envoyés par Alphonse IV de Portugal, en 1341, retirèrent d'un temple canarien et qu'ils transportèrent à Lisbonne. Cette statue représentait un homme nu portant un globe dans sa main. Les annotations d'André Bernaldez nous signalent un autre fait qui donnerait à la religion de ce peuple une apparence d'idolâtrie. « Dans la grande Canarie, dit cet » historien, il y avait un édifice destiné au culte,

(1) Gomara est un de ceux qui ont cité ce fait. Voy. *Hist. gener. de los Ind.* cap. CCXXIV. Mais Cadamosto, qui en parle aussi, dit que ces sortes de dévouements étaient un hommage rendu au prince à l'époque de son avénement.

(2) Viera, *Noticias*, p. 170 et 171.

» qu'ils appelaient *Tirma*. C'était là qu'on vénérait une » idole en bois de la longueur d'une demi-lance, re- » présentant une femme nue et sculptée de manière » à montrer toutes ses formes. Devant cette femme se » trouvait une autre sculpture qui figurait une chèvre » disposée à l'accouplement, ayant derrière elle un » bouc prêt à la couvrir pour la féconder. C'était de- » vant ce groupe qu'on faisait des libations de lait et » de beurre en manière d'offrande, de dîme ou de » prémices. Tout ce laitage (ajoute le curé Bernaldez) » répandait une fort mauvaise odeur (1). »

Il paraît que d'autres écrivains espagnols eurent connaissance de cet hommage rendu au pouvoir propagateur par les naturels de Canaria, puisque le bachelier François Tamara, dans ses *Coutumes des peuples*, fait mention de temples (*oratorios*) arrosés chaque jour avec du lait de certaines chèvres qu'on appelait animaux sacrés (*animales santos*), et Lucius Marineus confirme le même fait. Le P. Abreu Galindo, en parlant des chèvres destinées au service des petits temples qu'il appelle *Almogaren*, dit qu'on les laissait toute l'année avec des boucs, afin qu'elles ne manquassent jamais de lait.

(1) En la Gran Canaria tenian una casa de oracion, llamavan allí a » Tirma, é tenian allí una imagen de palo tan luega como media lanza, » entallada con todos sus miembros de muger, desnuda con sus miembros » de fuera, é delante della una cabra de un madero entallada con sus fi- » guras de hembra que queria concebir, i tras della un cabron entallado » de otro madero, é puesto como que queria subir á engendrar sobre la » cabra. Allí deramavan leche é manteca, parecequé en ofrenda ó diezmo » ó primicia : é olia aquello allí mal á la leche é manteca. » *Hist. de los Reyes Catol.* cap. LXIII.

Lorsque après la soumission de Canaria la population de Telde fut déportée en masse à Séville, les Canariens conservaient encore dans l'exil leur apparente idolâtrie, et il fallut que le roi d'Espagne, par un ordre adressé de Cordoue (30 août 1485) à l'alcade mayor Juan Guillen, enjoignît à ce magistrat d'empêcher les Canariens de se réunir dans les maisons qui leur avaient été d'abord assignées pour l'exercice de leurs cérémonies païennes (*para que ellos no sigan juntandose, en las casas que los señalaron, haciendo los actos é comunidades é gentilidad que solian*).

Enfin, dans le catalogue canarien du P. Ab. Galindo, nous trouvons le mot *Gabio* ou *Gabiot* pour désigner l'esprit malin, ce qui semblerait indiquer que le génie du mal jouait un certain rôle dans les croyances de ces insulaires. Il est aussi question, sous les noms de *Mahias* et de *Tibicen*, de fantômes ou d'êtres surnaturels. Telles sont les notions que nous avons pu recueillir sur la théogonie des habitants de Canaria.

Les Haouarythes de l'île de Palma adoraient un être suprême sous le nom d'*Abora*, ou le Dieu de l'univers, qui siégeait au plus haut des cieux et faisait mouvoir tous les astres. Ils lui avaient élevé des pyramides en pierres sèches autour desquelles ils se réunissaient à différentes époques pour assister à des fêtes religieuses qui se terminaient toujours par des chants et des exercices gymnastiques.

Au centre de l'île, dans la profonde vallée d'Acero, aujourd'hui *la Caldera*, où la tribu de Tanausu vint

s'établir, il existe un roç escarpé qui se dresse comme un immense obélisque. Les naturels l'appelaient *Idafe* et avaient pour lui la plus grande vénération. La crainte de voir l'énorme monolithe s'écrouler tout-à-coup et les écraser sous ses ruines, motivait sans doute l'espèce de culte qu'ils lui avaient voué, et c'était probablement pour prévenir ce désastre qu'ils lui apportaient des présents et lui adressaient leurs prières. Pleins de respect pour ce roc redoutable, ils ne s'en approchaient qu'en tremblant, et déposaient à la base le cœur, le foie et les poumons des animaux dont ils faisaient leur principale nourriture. Les offrandes étaient toujours présentées par deux personnes. La première s'avançait en chantant ces paroles : « *Yguida yguan ydafe* (1), *Tomberas-tu, Idafe?* » et la seconde répondait : « *Donne-lui, et il ne tombera pas.* D'autres fois c'étaient des victimes entières qu'on sacrifiait au rocher de la vallée en les précipitant du haut des escarpements (2).

Le mot *yruéne*, que le P. Ab. Galindo a donné dans son catalogue du dialecte des Haouarythes, et qui signifiait un fantôme sous la forme d'un chien, prouve assez que les idées religieuses des naturels de la Palma étaient aussi mêlées de superstitions.

Les historiens ne nous ont transmis que fort peu de renseignements sur la théogonie des Guanches :

(1) Nous reproduisons ici la phrase d'après l'orthographe des historiens espagnols, mais c'est *Ywan ydir idafe* qu'il faut écrire, selon G. Glas. *Hist. Can. Isl.*

(2) *Noticias*, t. I, p. 168 et 169.

on sait seulement qu'à Ténériffe on adorait *Achaman*, le Dieu suprême, qu'on invoquait sous différents noms, tels que *Achguayaxiraxi*, le conservateur du monde, *Achahurahan*, le grand ; *Achicanac*, le sublime ; *Achguarergenan*, celui qui soutient tout ; *Atguaychafunataman*, celui qui soutient le ciel et la terre. On l'appelait encore *Acoran* ou *Alcorac*, comme à la grande Canarie ; et s'il faut en croire Viana, le titre de *Mencey*, ou seigneur, lui était aussi dévolu.

Tous ces noms ont été diversement orthographiés par les auteurs espagnols, et le même les a souvent écrits de plusieurs manières. Nous ferons connaître ces variantes en traitant des différents dialectes.

Viana parle de certains lieux affectés aux cérémonies religieuses, et d'un édifice dans lequel on se rassemblait pour adorer le *Dieu tout-puissant, clément et juste.*

Viera fait mention, d'après Espinosa, d'une cérémonie touchante qui avait lieu à Ténériffe, dans ces temps de calamité publique où la sécheresse amenait avec elle la disette et la désolation. On rassemblait tous les troupeaux dans une vallée profonde, en ayant soin de tenir les petits séparés des mères pour qu'ils fissent retentir les airs de leurs bêlements. Alors commençait un concert de cris plaintifs que répétaient les échos du vallon, et ce peuple pasteur, qui fondait tout son espoir sur la fertilité des pâturages, croyait que l'intercession des innocentes victimes de la faim était un moyen efficace pour implorer les bienfaits du ciel et le faire compatir à ses maux.

Les Guanches disaient que *Guayota*, le génie du mal, habitait au centre de la terre, ou bien se tenait caché dans le volcan formidable dont ils redoutaient les éruptions. *Teyde* était le nom de la montagne ignivome; par *Echeyde* ils désignaient l'enfer ou l'ardente fournaise que Guayota ne cessait d'attiser. C'était par l'*Echeyde* et par *Magec*, le soleil, qu'ils prononçaient leurs serments.

Avec des idées pareilles il serait difficile d'admettre que les Guanches n'aient eu aucun soupçon de l'immortalité de l'âme. Le peuple qui déposait du lait et des gâteaux de farine à côté des morts devait croire à une autre vie; les adorateurs du Conservateur du monde, du Dieu clément et juste, ceux qui redoutaient le génie du mal et juraient par l'enfer, ne pouvaient mourir sans crainte et sans espoir; ils pensaient sans doute qu'il survivait quelque chose de ce corps qu'ils étaient si soigneux de conserver après le trépas; et nous ne partageons pas à cet égard l'opinion de ceux qui bornent les dogmes des Guanches à la simple croyance de la divinité, sans étendre les bienfaits de la religion au-delà de la vie (1). Il y a dans ce peu de notions que l'histoire a conservé sur la théogonie canarienne des idées analogues à celles qui dominent chez tous les peuples : le respect pour un Être suprême, uni à la crainte qu'inspire la colère de ce Dieu

(1) « Solo se puede decir que eran deistas é que tuvieron alguna idea » obscura de un ente todopaderoso y eterno, à quien deben su existencia » las criaturas; pero sin mas nociones de la immortalidad del alma ni » mas idea de otra vida que la presente. » *Noticias*, t. I, pag. 165.

puissant. *Achamon*, *Alcorac*, ou *Acaran*, représente le grand principe, le Dieu sublime et tout-puissant qui se multiplie et se reproduit sous d'autres noms, tels que le conservateur du monde (*Achguayaxiraxi*), celui qui soutient tout (*Achguarergenam*), le régulateur des mouvements célestes (*Abora*), *Eraoaahan* et *Moreyba*, ces deux divinités de l'île de Fer qui faisaient pleuvoir et fertilisaient la terre. A côté de ces déités bienfaisantes, créatrices et arbitres souverains de l'univers, se présentait l'infernal *Guayota* des Guanches, non moins redouté que l'ardente *Pele*, la déesse des volcans des Hawaiens. Celle-ci exerce sa puissance dans l'immense cratère de Kirau-ca, celui-là établit son empire dans les flancs caverneux du pic de Teyde. Le spectacle des éruptions, les envahissements de la lave, les convulsions du sol, les bruits souterrains, précurseurs d'affreux sinistres, tout ce que les phénomènes volcaniques, en un mot, offrent d'imposant et de terrible, avait jeté l'épouvante dans l'âme et donné naissance au culte de la peur. Le génie du mal, personnifié dans le volcan qui brûle et ravage, est une allégorie à la fois poétique et religieuse. Aux Canaries, la nature semble avoir emprunté les formes les plus grandioses et les plus heurtées pour parler à l'imagination. A Ténériffe, c'est une montagne pyramidale s'ébranlant sur la base et versant des fleuves de feu par ses flancs entr'ouverts; à Canarie, les rocs escarpés de Tirma et d'Umiaya; à l'île de Fer, les crêtes sourcilleuses de Bentayga, couronnées de nuages et se dessinant comme deux fantômes à travers la vapeur du

brouillard ; à la Palme, le morne d'Idafe, qui s'élève menaçant au-dessus des rochers de l'Ecero, mystérieuse enceinte dont le pâtre redoute toujours les abords. Mais tout ce grand fétichisme n'était que l'expression figurée des vœux adressés à l'Être invisible, principe et fin de toute chose ; les prières se rapportaient toujours au Dieu unique et suprême, qui crée et anéantit, à ce pouvoir surnaturel, vivifiant et fécondateur comme le soleil, terrible et implacable comme le volcan, toujours prêt à écraser le coupable comme le rocher suspendu sur l'abîme. Les traditions canariennes se taisent, il est vrai, sur le culte adapté à cette théogonie que l'histoire n'indique qu'à peine ; mais nous ne devons voir, dans les bizarreries de ce grossier panthéisme, que l'adoration des forces physiques de l'univers créé, et cette adoration se résumait dans les vœux adressés à l'Être suprême, soit qu'on l'invoquât sous le nom d'*Achaman*, ou d'*Acoran*, c'est-à-dire du Dieu créateur, ou bien sous celui de *Magec* (le soleil), sa brillante image. Ainsi encore, de même que *Taaroa* et *Hina*, les deux grandes divinités de l'Océanie, l'*Eraoranhan* de l'île de Fer, qu'imploraient les hommes, était l'être actif ou mâle, peut-être l'astre du jour, le principe de la chaleur, de la lumière et de la vitalité ; et dès lors, dans *Moneyra*, ou *Moreyba*, sa compagne, ne pourrait-on pas reconnaître le satellite de la terre, l'astre des nuits, le plus apparent du ciel après le soleil, celui enfin dont l'influence est connue de tous les peuples ? Rappelons, en passant, ce que Cada Mosto disait des anciens habitants de ces îles :

« *Ils sont idolâtres et vénèrent le soleil, la terre, les étoiles* » *et diverses autres choses.* »

Les bornes de ce premier mémoire nous forcent de nous arrêter ici, bien que plusieurs parties très-importantes nous restent à traiter pour un second mémoire : d'abord le langage des peuples dont nous venons de décrire les mœurs et coutumes, et les rapports qu'avaient entre eux les divers dialectes usités dans l'archipel canarien, pour en tirer la preuve de la préexistence d'une langue mère d'où ils dérivaient tous, et celle de la filiation politique des insulaires qui les parlaient ; ensuite, pour complément de cette étude comparative, la détermination du caractère de l'idiome, afin de le rattacher au langage avec lequel il s'assimilera davantage.

Les Canaries ne peuvent avoir reçu leurs anciennes populations que du continent qui les avoisine, et cette première induction dans la question importante de l'origine des Guanches devra nécessairement nous engager dans l'étude ethnographique des races autochthones ou advènes de l'Afrique occidentale, qui habitent les vallées de l'Atlas et les versants de cette chaîne. L'examen anatomique et physiologique nous dévoilera les rapports naturels des deux peuples homoglottes dont l'analogie du langage nous aura déjà prouvé la filiation politique, et cette double appréciation se

trouvera encore appuyée par les renseignements de l'histoire et les faits existants; car dans la question qui nous occupe, le caractère, les mœurs, les coutumes, les penchants, toutes les habitudes de la vie, en un mot, confirment la communauté d'origine. Considérées au physique comme au moral, les anciennes populations canariennes et les tribus de l'Atlas sont tout-à-fait identiques, et sous quelque point de vue que l'observation porte ses recherches, les résultats de la comparaison ne sont pas moins concluants.

Toujours ferme et résolu au milieu des révolutions qui se sont succédé dans cette partie de l'Afrique convoitée par tant de peuples, le Berber nous apparaît dans l'histoire tel qu'il est encore de nos jours, avec son caractère énergique, sa résistance opiniâtre, réunissant toutes les qualités qui font le soldat, sobriété, courage et patience; puisant dans le seul amour de l'indépendance les forces nécessaires pour combattre les nations les plus aguerries. Les Phéniciens et les Carthaginois le laissèrent dans ces vallées où il s'était établi de temps immémorial; les Romains ne purent le soumettre qu'en employant avec lui une politique qui leur avait toujours réussi, *dividere ad imperandum;* les Vandales ne purent rien contre lui, et les Arabes eux-mêmes ne consolidèrent leur puissance en Afrique et dans la péninsule ibérique lorsqu'ils eurent franchi le détroit, qu'en l'associant à leurs victoires. Ce peuple, qu'un ardent patriotisme et un sentiment commun de nationalité unit aujourd'hui à ses anciens vainqueurs pour combattre une

domination nouvelle, ce peuple toujours habile à se défendre contre ses ennemis, nous le retrouvons aux îles Fortunées, dans cet archipel d'Afrique encore tout empreint de sa nomenclature nationale. Là, malgré son isolement et la pénurie de ses ressources, il n'a pas montré moins de valeur, sa résistance contre les envahisseurs n'a pas été moins opiniâtre, son patriotisme moins ardent et moins dévoué. Là aussi, à la fois pasteur et guerrier, il était divisé en tribus souvent en querelles; là, encore, les conquérants mirent à profit son instinct guerroyeur et le firent concourir à leur triomphe. Ainsi, sous quelque rapport que nous l'envisagions, nous le retrouverons avec les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, le même langage et la même physionomie.

Imprimerie de Mme Vo Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.